

Palestine !

REGARDS CROISÉS
SUR UN CONFLIT

APRES GAZA,
QUESTIONS POUR L'OCCIDENT

BENOIT XVI
EN TERRE SAINTE

TÉMOIGNAGES

La maison islamo chrétienne

n° 10 et 11 - Été Automne 2009

Dossier : Palestine !

Editorial	1	Benoît XVI en Terre-Sainte	58
Regards croisés sur un conflit	3	Un itinéraire symbolique par Luc-André Leproux	59
Dans une mosquée de banlieue, propos recueillis autour de Mohammed Benali	4	Les pierres crient par Christine Fontaine	61
Un Patriarche contesté par Michel Jondot	10	Témoignages	68
Juif de France face à Israël interview de Théo Klein	19	Une religieuse à Gaza par Soeur Elena	69
Nation juive ou Etat d'Israël, Shlomo Sand par Saad Abssi et l'équipe de rédaction	32	Résistance non violente par Nicole Bouexel	73
Breve chronologie	39	Petite écolière palestinienne par Mostapha Gadiris	78
Après Gaza, questions pour l'Occident	42	Colloques	80
Prêtre arabe en pays musulman par Elias Zahlaoui	43	Quelle contribution à la paix en Terre Sainte ? par Michel Lelong	81
«Une hégémonie mondiale» par Mustapha Cherif	51	L'enfermement colloque du Comité de Vigilance pour une Paix Réelle au Proche-Orient	84
A lire : Corps et âme itinéraires spirituels en France par Noëlle Herrenschtmidt			86
		Questions impertinentes	88
		Courrier des lecteurs	90
A voir : Valse Avec Bachir			92
La rubrique de Maurice Buttin Le séjour politique de Benoît XVI en Terre-Sainte			93

EDITORIAL

La Palestine s'imposait aux regards lorsque commençait l'année 2009. Les événements de Gaza nous avaient conduits à décider de consacrer un numéro de nos cahiers aux problèmes que pose la Palestine à la conscience religieuse non seulement des chrétiens et des musulmans, mais aussi des juifs.

La Terre Sainte, au fil des mois, depuis Gaza, n'aura cessé d'intéresser les croyants. Au moment où nous rédigeons ce numéro, deux mille jeunes Français achèvent un pèlerinage important : marche dans le désert du Néguev, nuit sous les étoiles au bord du lac de Tibériade, nombreuses heures de réflexion à l'université de Bethléem, accueil dans les familles arabes des villages de Galilée, traversée de Jérusalem en chantant l'hymne composée pour la circonstance : « Allons à la source ». Deux mois avant eux, Benoît XVI avait, lui aussi, fait ce pèlerinage aux sources dont nous rendons compte dans ce numéro.

Quant aux musulmans, ils recevaient, le 4 juin dernier, le long discours que leur adressait, depuis Le Caire, le président Barack Hoceïne Obama. Certes, les politologues émettent des réserves devant un texte qui s'en tient aux principes sans poser d'actes ni infliger de sanction aux responsables des violences qui déchirent le pays. Il n'est pas dans notre vocation de les contredire ni de les approuver.

Néanmoins ces principes méritent d'être entendus et médités. Le président américain s'efforce de sortir musulmans et non-musulmans de l'imaginaire. L'Occident est en dette à l'égard de l'islam ; alors que le président Bush ne cessait de débusquer des terroristes sanguinaires, Obama rend hommage à une civilisation qui a permis l'éclosion et l'épanouissement de l'astronomie, des mathématiques, de la médecine. Des artistes et des architectes, en grand nombre, ont enrichi d'œuvres belles le patrimoine de l'humanité. D'autre part, Obama s'efforce de libérer l'islam en dénonçant la tentation de diaboliser l'Europe ou les Etats-Unis.

Par ailleurs, le Coran est considéré dans ce texte avec un grand respect ; il y est cité à plusieurs reprises et apparaît ainsi dans sa dimension universelle. Par-delà les frontières d'une religion particulière qu'il définit, on voit dans le Coran un message susceptible d'aider tout homme et toute femme, quelle que soit son appartenance, à promouvoir la paix.

Certes, les Palestiniens sont invités à reconnaître Israël, mais c'est dans le souci de les aider à comprendre les méfaits de l'antisémitisme; d'autre part, ils sont regardés avec un respect fraternel : la persécution, la colonisation, l'humiliation dont ils sont l'objet sont déplorés.

Par-dessus-tout, le président américain parle de Jérusalem en se référant au voyage nocturne du prophète de l'islam. La Ville Sainte y est présentée comme devant devenir le modèle des relations interreligieuses, la cité où l'on vit ensemble et non la capitale d'Israël. Là encore, Obama recourt au Livre saint de l'islam pour appuyer son propos : « Humains ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle. Nous avons fait de vous des peuples et des tribus pour que vous vous connaissiez mutuellement » (Coran LIX,13).

Parler de la Palestine après le chef de l'Eglise catholique et après le discours du responsable des Etats-Unis peut paraître prétentieux. Nous estimons, en réalité, que sur un sujet pareil, toute personne consciente se doit de s'exprimer. Nous nous sommes efforcés de donner la parole à des personnalités les plus diverses, sans cacher nos propres positions. Nous sommes persuadés qu'il est impossible de demeurer engagés dans un dialogue interreligieux en nous tenant hors de l'histoire des hommes et des peuples. Le conflit israélo-palestinien est au coeur de cette histoire. Musulmans et chrétiens de « La maison islamo-chrétienne », nous souffrons d'une situation où le dialogue interreligieux, aujourd'hui, est tronqué. Il est pratiquement impossible de parler à un juif de France sans qu'entre lui et son interlocuteur musulman ou chrétien, s'interpose la question palestinienne. Lorsque le sujet est esquivé, la rencontre est faussée ; lorsqu'il est abordé la souffrance est trop vive et les frontières entre l'antisionisme et l'antisémitisme sont trop floues pour que les uns et les autres s'entretiennent en toute liberté.

Nous souhaiterions que la façon dont nous abordons le problème contribue faire fondre les obstacles ; un numéro n'a pas suffi pour que nous menions à bien notre tentative. Devant un sujet d'une telle ampleur, il a fallu consacrer deux numéros en un seul volume. Vous auriez dû recevoir nos cahiers en juin, vous les recevez en retard mais, consolez-vous, et considérez que vous recevez en avance celui qui devait paraître en octobre ! Quoi qu'il en soit, vous méritez nos excuses ! Nous vous les présentons !

L'équipe de rédaction

Regards croisés sur un conflit

Lorsqu'on interroge des musulmans de France sur la réalité israélo-palestinienne, ces derniers regrettent que le conflit actuel soit un obstacle à la rencontre des monothéismes.

Dialoguer avec un juif revient trop souvent, en France même, à affronter un sioniste. Nous avons tenté de dépasser cet obstacle en croisant les regards que juifs, chrétiens et musulmans peuvent porter sur cette région du Proche-Orient.

Nous n'avons pas gommé les difficultés ; elles sont présentes à l'intérieur du monde chrétien : on s'en aperçoit à la façon dont fut reçu le livre de Monseigneur Sabbah, patriarche latin de Jérusalem. Elles sont présentes à l'intérieur du judaïsme : un livre récent d'un historien israélien, Shlomo Sand, fait apparaître l'ambiguïté du nationalisme juif. Mais, en fin de compte, nous faisons nôtre la conviction de Maître Théo Klein : juifs et palestiniens sont faits pour s'entendre.

Dans une mosquée de banlieue

C'est à l'ombre de la mosquée de Gennevilliers, autour de Mohammed Benali, que des chrétiens ont interrogé plusieurs musulmans sur la question palestinienne.

Quand on aborde avec des musulmans la question palestinienne, on sent que chacun d'entre vous – homme ou femme, jeune ou adulte – vous êtes touchés au plus profond de votre identité et de votre solidarité. Est-ce vrai ?

Pour nous, Jérusalem et son environnement sont évoqués dans le Coran et font donc partie de notre foi. Jérusalem est considérée comme ville sainte par tous les musulmans du monde. Elle a été la première Qibla (la direction vers laquelle on s'oriente pour la prière) avant La Mecque. C'était pour l'islam une manière de s'affirmer dans la continuité des prophètes qui ont précédé Mohammed.

Par ailleurs, le peuple palestinien est arabe, qu'il s'agisse des musulmans ou des chrétiens. Devant l'injustice

faite à ce peuple, à la solidarité religieuse s'ajoute la solidarité avec le peuple arabe qui s'insurge devant une injustice flagrante. Beaucoup

*Arabes
et croyants.*

de jeunes ne viennent pas à la mosquée ; ils ne connaissent pas la place de Jérusalem dans le Coran. Mais ils sont les premiers à se sentir blessés dans leur dignité d'arabes.

Les musulmans ne sont pas les seuls à être ébranlés par ce qui arrive en Palestine. Si, autour d'un aussi petit pays, se produit une vibration qui ébranle le monde, c'est parce que cela touche le cœur des hommes. C'est un pays où Dieu a parlé à l'homme. Ce qui arrive dans ce territoire bou-

leverse les croyants des trois religions monothéistes. Les juifs du monde entier ont une attitude passionnelle. La preuve : quand il a été question de créer un pays pour les Juifs en

Un pays où Dieu a parlé !

Australie ou en Allemagne, ils ont voulu la Palestine. Les chrétiens aussi sont attachés à cette terre : les croisades n'en sont-elles pas le signe ? La Palestine n'est pas un pays comme les autres! Qu'on le veuille ou non, il a une charge symbolique différente et supérieure aux autres pays. Et ceci pour les croyants des trois religions.

Depuis un certain temps, on prône beaucoup, au moins en France, le dialogue entre juifs, musulmans et chrétiens. De nombreux musulmans y participent. Mais nous chrétiens avons souvent l'impression que le dialogue est faussé par cette question de la Palestine qui est sous-jacente et que personne n'ose aborder dans ce cadre. Qu'en pensez-vous ?

Il est vrai que moi, personnellement, je préfère m'abstenir de telles rencontres parce qu'on n'y aborde pas les questions réelles. Il faudrait, pour être libre de parler, au moins pouvoir distinguer le juif du sioniste. Beaucoup, dans la communauté musulmane, ne le font pas. Ils ont tort mais il faut quand même comprendre. Si 90% au moins des juifs de France n'étaient pas sioniste, il serait plus facile pour nous de faire la différence !

Par ailleurs, je vous donne un exemple du style de rencontres interreligieuses qu'on trouve couramment. Dans une commune des Hauts-de-Seine, des juifs, des musulmans et des chrétiens se sont réunis pour planter un arbre de la Paix ; quelqu'un a fait une allocution où toute la planète y est passée; il a même été question des farines pour les animaux. Quel rapport avec la paix ? Aucun sauf que ça permettrait de ne pas parler de la Palestine !

Reste que les musulmans de France ne sont pas racistes. A Villeneuve-la-Garenne, par exemple, le pharmacien est juif et il est l'ami de tout le monde. Aucun musulman – à moins d'être un fou et il y en a partout ! – ne s'en prendrait à quelqu'un parce qu'il est juif.

Un dialogue faussé ?

Vous avez rappelé tout à l'heure les raisons religieuses et humaines que vous aviez de vous intéresser particulièrement à la Palestine. Pour vous le problème palestinien est-il d'abord religieux ou politique ?

Le problème des Palestiniens n'est pas d'abord religieux mais une question de justice. Que la colonisation ravage le peuple algérien ou le peuple palestinien, c'est toujours la colonisation. La racine de la solidarité des musulmans de France avec les Palestiniens est d'abord la fibre na-

tionale. Les uns et les autres sont des arabes. Mais la dimension religieuse rend la souffrance plus aiguë, même si la racine du mal, en l'occurrence, n'est pas religieuse. En réalité, tout est mêlé et c'est la confusion.

Juifs ou sionistes ?

Cependant la confusion n'est pas seulement chez nous. Elle ne vient pas d'abord de nous. On reproche souvent aux musulmans de mêler le religieux et le politique. On se demande quand même pourquoi on ne s'interroge pas aussi sur cette confusion chez les juifs. Dans le genre, il me semble qu'ils font fort ! Ne disent-ils pas que c'est la Bible qui leur donne droit à cette terre ? La Bible est-elle oui ou non un Livre religieux ? N'est-ce pas sous couvert de raisons religieuses qu'ils prétendent avoir droit aux propriétés des Palestiniens ? Pourquoi suspecte-t-on tant les musulmans de confondre religion et politique et légitime-t-on les juifs lorsqu'ils le font ?

Enfin, cette confusion est aussi le propre de certains occidentaux et souvent les mêmes qui appellent à se méfier des musulmans parce qu'ils ne sauraient pas faire la différence entre religion et politique. Un certain nombre de chrétiens occidentaux, et pas seulement des « fondamentalistes durs », prennent le parti d'Israël sous prétexte que la terre de Canaan a été promise par Dieu aux descendants

d'Abraham. N'est-ce pas projeter des raisons religieuses sur une situation politique ? A ceux là , en suivant leur propre argumentation, on pourrait d'ailleurs répondre qu'Abraham avait deux fils : Isaac dont sont issus les juifs et Ismaël dont viennent les musulmans. Cela pourrait peut-être nous inciter à vivre ensemble à égalité de droits sur la même terre ! Mais nous ne nous lancerons pas dans ce type de raisonnement car ce serait confondre comme eux politique et religion !

L'islamisme est ambigu.

La télévision chrétienne (KTO) a diffusé une émission, il y a quelques mois, montrant que le Hamas persécute les chrétiens, viole les femmes et harcèle la population chrétienne de Palestine. Que savez-vous de la situation des chrétiens dans les territoires palestiniens ?

J'écoute Al Jazeera qui ne censure aucune information ; jamais je n'ai entendu cela. Mais imaginons que ce soit vrai. L'armée française a violé des Algériennes. Est-ce que cela signifie que les Français sont des criminels ? Dans tous les pays et dans toutes les armées on trouve des personnages odieux. Mais je n'ai jamais entendu rapporter des événements de ce genre.

Ne parlons pas du Hamas ; il y a des partis politiques chrétiens, des

prêtres chrétiens à Gaza. J'ai eu une conversation avec le Président du « Parti Démocratique » ; il est pour les deux Etats depuis 1967.

L'islamisme, il est vrai, durcit les positions contre les chrétiens ; il les présente comme des Kafirs. Mais si le Hamas se présente comme un parti religieux, il n'a pas le droit – dans la mesure où il s'appuie sur la religion – d'agresser les chrétiens.

Cette émission de Télévision n'est que propagande pour justifier Gaza. Les chrétiens de Gaza ont pris position, avec le Hamas, pour affronter Israël. Gaza a montré que musulmans et chrétiens arabes, sur place, menaient un même combat. Dernièrement, il y a eu une commission d'enquête internationale. Ils auraient dénoncé les excès dont parle cette chaîne catholique.

Les chrétiens sont aux côtés des musulmans dans les territoires. Combien de témoignages nous l'ont montré, par exemple au moment du massacre à Gaza. Ensemble, ils refusent l'injustice imposée par les armes. Mitrailler un hôpital, une école est une infraction à toutes les lois internationales. Ils se battent ensemble pour défendre leurs terres et leurs droits.

Mais cette alliance islamo-chrétienne n'est pas contre les juifs. Elle est contre l'injustice commise par des juifs. Ce n'est pas du tout pareil. Nous ne verrions aucun inconvénient à ce que juifs, chrétiens et musulmans

coexistent sur une terre qui s'appellerait « Palestine », comme au temps de Jésus lorsqu'Hérode-Antipas était gouverneur.

Quand le peuple juif a été dispersé, où a-t-il trouvé refuge ? Est-ce que jamais les arabes les ont chassés de quelque part ? Moi, Algérien, je sais qu'une reine, dans mon pays, était juive. Nous sommes pour un pays pluriracial. Je suis pour que la Palestine soit un pays où tout le monde puisse vivre. Mais je prétends qu'il n'y a pas plus de nation juive que de nation musulmane. Si un Français de souche se convertit au judaïsme, il continue à faire partie de la nation française. Parlons de nationalité israélienne, je veux bien, mais ne parlons pas de nationalité juive. Le judaïsme est une religion et c'est tout autre chose.

Une tâche pour tous les croyants.

Pensez-vous que les chrétiens et les musulmans de France ont une tâche à mener ensemble pour que la situation se pacifie en Israël – Palestine ?

Chrétiens et musulmans de France, nous avons un combat à mener ensemble. Ce qui se passe là-bas concerne les musulmans et les chrétiens de France. Les chrétiens de France doivent se rappeler que les chrétiens de Palestine sont tout autant victimes que les autres arabes de la politique d'Israël. Le judaïsme est une religion

noble et que je respecte mais Israël n'a rien à voir avec le judaïsme !

Islamo-chrétien ou judéo-chrétien ?

Le pape, lors de son dernier voyage, a encouragé les chrétiens à œuvrer pour la justice et la paix. Il a reconnu la souffrance de tous les Palestiniens qu'ils soient chrétiens ou musulmans. Ils nous a réunis dans une même compassion. Je trouve qu'il a fait une bonne prestation. Même s'il n'a pas touché le vrai fond du problème, il a reconnu où sont les victimes.

Mais j'ai l'impression que souvent des chrétiens se sentent plus proches des juifs, quoi qu'ils fassent, que des musulmans. J'ai demandé un jour à un prêtre : « Explique-moi ta religion ». Il me répond : « Je suis de confession judéo-chrétienne ». La seule religion qui reconnaisse la virginité de Marie et qui voit en Jésus le Messie, c'est l'islam. Les catholiques ne devraient-ils pas être au moins autant islamo-chrétiens que judéo-chrétiens ?

Je trouve que les chrétiens de France n'ont pas toujours assez de courage pour dénoncer l'injustice. Beaucoup comprennent qu'il y a un rapport de forces injuste. Beaucoup connaissent les agressions de tous les jours, les 12000 Palestiniens dans les geôles d'Israël dont la plupart sont pacifistes – il y a des bébés dans les prisons ! Pourquoi les chrétiens n'ont pas le courage de dénoncer cela ?

On n'a pas peur de dénoncer le non-respect des Droits de l'Homme dans les pays arabes !

Les Occidentaux, qu'ils soient ou non chrétiens, prennent souvent la défense d'Israël. Ils oublient que c'est l'Occident qui, après la guerre, refusait d'accueillir les rescapés de la Shoah dans leurs pays. Pourquoi le monde a voulu un état juif ? Pourquoi n'a-t-on pas créé un état laïque où chaque religion, qu'elle soit juive, musulmane ou chrétienne aurait pu s'organiser dans le respect mutuel ?

La solidarité du monde arabe.

Comment évaluez-vous la solidarité du monde arabe avec les Palestiniens et comment voyez-vous l'avenir ?

Il faut distinguer les intérêts des gouvernants et les masses arabes.

Dès 1948, des Marocains, des Algériens, des Tunisiens ont tenté de rejoindre la Palestine pour faire échec à la création d'Israël. Cette solidarité n'a fait que grandir. Entre 1969 et 1973, le Mossad a tué une quantité de Marocains et d'Algériens. Aux dernières élections européennes, à Gennevilliers, la liste de Dieudonné a fait un score impressionnant.

En 1948, j'étais volontaire pour aller en Palestine, ce n'était pas pour des raisons religieuses mais pour des raisons de justice ; on chassait les Palestiniens. Le P.C. et l'URSS, à

Le pouvoir des masses.

l'époque, étaient pour Israël. En 1947, les travailleurs algériens et maghrébins se sont heurtés à la CGT pour ne pas charger des armes pour Israël. Je disais au Secrétaire Général du Parti Communiste Algérien que si Israël venait coloniser la Palestine comme les Français avaient colonisé l'Algérie, j'étais prêt à partir me battre. Je ne me sentais pas du tout agressé par les juifs mais par les sionistes. Le judaïsme est une religion noble qu'on ne peut pas ne pas respecter. Ce qui se passe aujourd'hui en Palestine n'a rien de religieux.

L'Etat d'Israël a été créé en 1948. La situation du monde culturel et la maturité politique, à l'époque, étaient décevantes dans le monde arabe. Les pays évoluent : on l'a vu pendant la guerre de 2006 et même pendant le massacre de Gaza. J'entends dire souvent : « Le sionisme est mort » ; il suffit d'écouter Al Jazeera. Les masses arabes ont fait du chemin depuis 1948 ; l'évolution est évidente. Je crois que ce soutien continuera à progresser. Aujourd'hui la grande majorité accepte la création de deux Etats. C'est sur cette base qu'il faut avancer. Seules les masses, en Orient comme en Occident, pourront faire pression sur les gouvernements et permettre à la situation d'évoluer. Je dois ajouter que certaines paroles de Barak Obama, contre la colonisation par exemple, sont peut-être également prometteuses.

Ce qui est nouveau aujourd'hui c'est le pouvoir des images sur les masses entière de la planète. Au moment de Gaza, Al Jazeera a diffusé les images des massacres dans le monde entier et des images des manifestations monstres contre l'agression d'Israël. Je crois à ce pouvoir des masses. C'est mon plus sûr espoir !

Interview recueillie
par Mohammed Benali

Mabrouk Aïd!

A un jour ou deux près, les musulmans fêteront l'Aïd El Fitr, qui marque la fin du mois de Ramadan, le 21 septembre prochain.

Ces cahiers vous parviennent à un moment où tous les héritiers d'Ismaël font l'expérience du jeûne. Ils se sentent solidaires de ceux, dans le monde, dont la faim est la condition de chaque jour. Ils se rappellent qu'ils vivent dans un univers où Dieu a parlé: ils sont nombreux, le soir, ceux qui réécoutent la Parole du Coran.

Les chrétiens de «La maison islamochrétienne» reçoivent avec reconnaissance leur témoignage de foi et, en pensant par priorité à ceux qui vivent en Palestine, avec un peu d'avance, leur souhaitent à tous «Mabrouk Aïd»!

Un Patriarche contesté

Michel Jondot

« Paix sur Jérusalem » est le titre du livre où Monseigneur Sabbah apporte son témoignage de Patriarche latin à Jérusalem. Il fut contesté par les responsables catholiques du dialogue judéo-chrétien en France. Nous prenons parti dans cette controverse.

Les convictions de Monseigneur Sabbah.

Le dialogue interreligieux est parfois brouillé par des incompréhensions douloureuses dont les territoires de Palestine et d'Israël sont le lieu. Au début de ce millénaire, au terme de plusieurs années d'expérience sur le terrain de la rencontre avec juifs ou musulmans, Monseigneur Michel Sabbah faisait part de ses convictions dans une série d'entretiens qu'il accordait à Yves Teyssier d'Orfeuill. « Paix sur Jérusalem » : tel est le titre du livre qui contient les propos du Patriarche latin de Terre Sainte (1).

On est étonné des réactions, face à ce livre, dans une revue sérieuse, animée par des intellectuels et des religieux de grande valeur ! (2) On

1- Yves Teyssier d'Orfeuill – « Michel Sabbah PAIX SUR JERUSALEM » (DDB 2002)

2- Dujardin J. « Chrétiens d'Orient et théologie du mystère d'Israël » - Etudes 2002/10, p.347-357.

est peiné du mépris dont est entouré, dans cet article, le monde arabe ; il serait le foyer où l'antisémitisme a pris naissance et devrait partager les repentances qui se multiplient dans le monde européen; lorsque Monseigneur Sabbah explique que le dialogue judéo-chrétien ne peut avoir, en Palestine, la même allure qu'en Europe, lorsqu'il explique qu'en Palestine juifs, chrétiens et musulmans vivaient en bonne intelligence, avant la naissance d'Israël, on lui rétorque que la Palestine est précisément le berceau de l'antisémitisme (« *le premier antijudaïsme est né en Orient* »... « *Les chrétiens d'Orient ont été les premiers des antisémites* ») ! L'auteur de l'article se prétend historien. A-t-il jamais lu les livres du Cardinal Daniélou qui, pourtant, fut à la naissance du cercle St Jean Baptiste et des amitiés judéo-chrétiennes ? Etudiant le judaïsme du premier siècle, il fait remarquer que les juifs de la diaspora, ceux qui avaient préféré rester dans les divers pays de l'Empire romain plutôt que de rentrer en Judée, s'étaient remarquablement insérés dans la culture des pays où ils avaient établi leur résidence : tellement bien qu'ils y occupaient des postes élevés et suscitaient la jalousie et l'animosité des autochtones. Le christianisme n'était pourtant pas en cause! Au temps de Néron, dans les années 60 après JC, on comptait de nombreux juifs parmi les esclaves de Rome ; Pierre et les premiers chrétiens partageaient le sort de ces miséreux. Ceci, bien sûr, n'excuse pas les églises d'avoir alimenté, en Occident, au fil des siècles, un antijudaïsme déplorable. Mais pourquoi faire porter aux chrétiens de Palestine le poids de nos infidélités ?

Naissance de l'antisémitisme.

On nous dit que les peuples arabes sont complices du sort fait à la Palestine lors de la naissance d'Israël. Il faut rappeler que la Palestine était en plein essor économique à la veille de la première guerre mondiale. L'Angleterre est venue troubler un bel équilibre. Avec le « Livre blanc » du 2 mai 1939, elle interdisait toute présence juive en Palestine, créant la déchirure dont on ne sait, 70 ans plus tard, si elle se refermera un jour. Faut-il rendre le monde arabe responsable des désordres entraînés par les décisions de novembre 1947 ? Faut-il le rendre complice de la félonie européenne qui, quelques années plus tard, conduisait les pays occidentaux à fermer leurs frontières aux survivants d'Auschwitz, les condamnant à naviguer sur des rafiots aussi peu fiables que les barques d'aujourd'hui, remplies de Maliens et faisant naufrage dans la Méditerranée ! Quel soulagement pour l'Occident tout entier de pouvoir, sans rien avoir à perdre, cesser d'être antisémite lorsque

La complicité du Monde arabe ?

naissait l'Etat d'Israël ! La porte était ouverte aux repentances possibles ; on pouvait désormais se draper dans une bonne conscience qui aurait risqué d'être troublée. Monseigneur Sabbah a vécu les conséquences de cette rencontre ; sur un terrain miné, faisant les frais d'un drame international aux dimensions apocalyptiques sans pactiser jamais avec la violence, il a dénoncé le mal et l'injustice dont souffrait son peuple. Il est étrange que des évêques, à Drancy, se soient repentis du silence de leurs prédécesseurs pendant l'occupation allemande et que la même Eglise de France, par la bouche de son expert en matière de dialogue avec le judaïsme, stigmatise les propos du Patriarche qui, sans la moindre haine à l'égard de quiconque, se met aux côtés de la Palestine occupée.

Civilisation islamique !

En adoptant la cause de son pays, Monseigneur Sabbah, paraît-il, fait offense à l'Eglise. N'a-t-il pas l'audace de prétendre que « les chrétiens d'Orient » sont de « civilisation islamique » ? Il est bien vrai que l'expression est insolite dans un pays comme le nôtre. On devrait pourtant se rappeler que chrétiens et musulmans ont partagé la même histoire. La langue du Coran n'est-elle pas aussi celle de la liturgie chrétienne au Proche Orient ? Et pourquoi craindre que le christianisme s'incarne dans une culture particulière, fût-elle islamique ? Le mot « catholique » désigne cette faculté de l'Eglise de s'insérer dans les civilisations les plus diverses. Faut-il rappeler que les maronites du Liban ont contribué à sauver la langue arabe sans laquelle il n'y aurait pas de culture islamique ?

Musulman ou terroriste ?

Monseigneur Sabbah offense encore l'Eglise, nous dit-on, en faisant cause commune avec les musulmans dont le comportement terroriste est un scandale à dénoncer. Il devrait penser « à d'autres pasteurs qui vivent des situations analogues d'injustice et de souffrance dans les pays où l'islam est prédominant ». Il est vrai que la naissance d'Israël, l'alliance de ce pays avec les Etats-Unis, l'intervention de l'Arabie Saoudite sur la scène internationale ont abîmé le monde arabe et l'intervention américaine en Irak en a déchiré l'unité. « La Maison islamochrétienne » a abordé ce sujet et Boutros Hallaq a su le montrer : la déferlante islamiste se nourrit de la détérioration du Proche-Orient qui a vu se briser la cohabitation d'un univers autrefois pluraliste. Peut-on sauver cette unité d'un peuple en danger d'émiettement ? Les évêques des pays arabes le croient, et pas seulement Monseigneur Sabbah. Ils insistent, auprès de leurs ouailles, pour qu'ils demeurent sur place. Ils ont pour

vocation de faire, avec leurs voisins musulmans, un vrai peuple. Ils en sont capables ; les événements de Gaza en ont apporté le témoignage. Le curé catholique de cette enclave palestinienne, au coude à coude avec ses voisins du Hamas, a ouvert les portes de son église et de son école à tous les gazaouis, musulmans ou chrétiens, terrorisés par les bombardements, mais unis dans le sentiment d'appartenir à une même patrie.

La notion de peuple est, en effet, au cœur des problèmes palestiniens. Elle appelle une réflexion théologique.

On reproche au Patriarche latin de Jérusalem de ne pas avoir éclairé les chrétiens de Palestine sur la réalité du dialogue judéo-chrétien engagé par le Concile. Il aurait dû comprendre que le retour sur la terre d'Abraham d'un peuple juif disséminé parmi les nations est voulu par Dieu. Il faut, dit-on, relire la Bible ; on y retrouve, paraît-il, les véritables racines de l'existence de l'Israël d'aujourd'hui. Le peuple juif demeure le peuple que Dieu a choisi pour parler aux hommes ; les dons de Dieu sont sans repentance et l'existence d'Israël en est la manifestation.

*En relisant
la Bible.*

Soyons prudents lorsque nous voulons éclairer la réalité présente par une lecture de la Bible. Vouloir justifier l'actualité par la lecture d'un texte sacré relève de ce qu'on appelle le fondamentalisme. On le sait mieux que jamais : il n'est pas de texte sans lecteur ; un texte est une machine à faire du sens et cette création est incessante ; autre est la lecture d'Augustin et autre la lecture de François d'Assise. Relisons la Torah, certes, mais reconnaissons que les siècles de lectures chrétiennes, à commencer par celles qui composent le texte du Nouveau Testament, s'écartent des commentaires juifs qui ont donné la Mishna et le Talmud. Si la lecture que nous faisons de la Bible aujourd'hui nous conduit aux mêmes conclusions que celles qui ramènent les juifs sur la terre qu'avant guerre on appelait Palestine, il y a fort à parier que cette lecture est le fruit d'un a priori idéologique plus que mystique.

Oui, Dieu a parlé « à bien des reprises et de bien des manières autrefois aux pères par les prophètes ». Un chrétien ne peut le nier sans manquer de foi. Oui, lorsqu'un juif lit les textes que nous avons en commun, il est à l'écoute du Dieu d'Abraham : « Écoute Israël ; ton Seigneur est le seul Seigneur ». Ceci ne suffit pourtant pas à justifier théologiquement ni spirituellement l'existence d'Israël.

Interprétation sioniste ou message biblique ?

Par ailleurs, s'il est vrai que la lecture de la Bible a accompagné la naissance du sionisme, il faut avouer qu'aucun homme cultivé, qu'il soit chrétien ou non, ne peut déceimment adhérer à la manière dont l'approche du texte s'est produite. Des historiens israéliens ont montré comment, progressivement, s'est mise en place une certaine interprétation des livres saints. Les lecteurs sionistes ont agi avec la même outrecuidance que les historiens négationnistes. On s'étonne, avec raison, devant la manière dont certains intellectuels manipulent les documents et les faits pour contester les déportations et l'existence des chambres à gaz. Des historiens juifs, formés pourtant à bonne école, ont réussi à mépriser les recherches qui ont abouti à l'exégèse moderne et qui permettent de dater les livres dont l'histoire ne se confond pas avec celle des événements qu'ils rapportent. On en est venu à transformer le livre saint en un récit qu'il convient de prendre à la lettre. Autour de Ben Gourion, s'est constituée une école où l'on a recomposé, à partir des différents récits bibliques, une histoire du judaïsme. Il s'est agi de refaire le texte de manière telle qu'une essence juive est dégagée, intacte, des méandres de l'histoire ; elle se retrouve inaltérée aujourd'hui ; il s'agit de la conserver dans la pureté de ses origines qui ne peut se maintenir sans le désir de retrouver ses racines, la terre promise à Abraham.

Quel patrimoine spirituel partager ?

Cette reconstitution de l'histoire de l'homme juif s'est accompagnée d'une élimination systématique de la dimension spirituelle dont se sont nourries, au cours de l'histoire, tant et tant de générations enfouies dans la diaspora. C'est en étant conscient que l'existence d'Israël est le fruit d'une lecture à la fois mythique et coupée de sa dimension mystique qu'on peut comprendre les réactions de Monseigneur Sabbah devant les invitations de Vatican II qui encouragent au dialogue. *« Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux juifs, le Concile veut encourager et recommander entre eux la connaissance et l'estime mutuelles, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques, ainsi que d'un dialogue fraternel »* (N.A.n°4). Les citoyens de l'Etat juif que Monseigneur Sabbah côtoyait ne sont pas au nombre de ceux avec qui un patrimoine spirituel est à partager. Il l'a dit mais, à en croire les réactions que ses propos suscitent, il n'a pas été entendu.

Pour entrer dans la cohérence du Concile, il convient de réentendre une voix qui n'est jamais citée lorsqu'il est question de dialogue judéo-chrétien : la voix d'Emmanuel Raïs . La revue « Esprit » (1) lui donnait la parole à un moment particulier ; les camps d'extermination avaient été libérés mais l'antisémitisme ambiant allait bon train. Il conduisait Sartre à écrire ses « Réflexions sur la question juive » et les passagers de l'Exodus ne trouvaient pas sur terre un coin où mettre les pieds. Quelques semaines plus tard, les Nations Unies décidaient le partage du pays entre un état arabe et un état juif (novembre 1947). Ainsi était détruite une cohabitation millénaire.

Dans ce contexte, Emmanuel Raïs réfléchissait sur les drames vécus au cours du demi-siècle écoulé. Il voyait les sources de l'extermination dont ses coreligionnaires avaient été et continuaient à être victimes dans le fait qu'ils avaient succombé à ce qu'on appelle l'assimilation. D'avoir voulu se faire semblables aux individus composant les sociétés où ils vivaient, ils avaient perdu leur raison d'être. Non seulement ils s'étaient rendus semblables mais ils avaient choisi ce qu'il y avait de moins noble dans les cultures qu'ils adoptaient. L'assimilation ne les conduisait pas à la lecture de St Augustin ou de Jean de la Croix. Plus trivialement, elle les rendait soucieux de la dernière mode, avides de pouvoir et d'argent, acteurs des politiques les plus viles, complices d'un machinisme sans âme, confondus avec les cultures environnantes en voie de sécularisation et de paganisation. Ce qui caractérise le disciple de la Torah, c'est un vrai détachement de la logique et de l'évidence du monde. En l'occurrence le vocabulaire de Raïs rejoint celui de l'Évangile de Jean. Ce qui est évident aux yeux du monde est nécessairement contesté au regard du juif qui entre dans une autre logique, celle de la Révélation et de la Loi. Dieu parle aux juifs ; chaque juif un peu croyant en fait l'expérience. Dieu parle, non à la façon dont les exégètes et les historiens savants peuvent comprendre. Chaque juif sincère, fût-il un homme simple, reçoit le message à sa façon. Qu'il oublie d'écouter cette parole et il perd la place que Dieu lui assigne. Selon le juif Emmanuel Raïs, d'avoir oublié leur vocation, nécessairement ses coreligionnaires ne pouvaient que sombrer dans l'extermination qu'ils eurent à subir de la part du peuple nazi. Le judaïsme est « *le nœud où les fils du cosmos et de l'humanité se réunissent à Dieu, l'organe de liaison et de contact entre Dieu et la Création* ». Qu'il dénoue ce lien et le voici irrémédiablement voué aux gémonies.

Les dangers de l'assimilation.

1- Raïs E. « Le judaïsme devant le monde contemporain » - Esprit 1947/138- P. 471-491

Bien évidemment, le chrétien, dans ces propos, reconnaît les accents des Prophètes et il n'a aucun mal à les accepter ; Emmanuel Mounier les comprenait lorsqu'il donnait la parole à leur auteur dans les colonnes de sa revue, 15 ans avant le Concile. Monseigneur Sabbah serait le premier à le reconnaître si le juif, son voisin de Terre Sainte, était pris dans une pareille cohérence.

La vision qu'Emmanuel Raïs avait de l'assimilation l'amenait à formuler des craintes qui, aujourd'hui, s'avèrent prophétiques. Devant la perspective d'un pays juif dont on attendait la naissance d'un jour à l'autre, il admettait l'hypothèse d'une communauté, en Palestine, dont les membres seraient unis par la volonté d'être exclusivement à l'écoute de la Loi et dont la vocation serait de maintenir vivantes sur terre les perspectives eschatologiques, c'est-à-dire l'irruption de Dieu déjouant toutes les attentes et tous les projets humains. Il évoquait ce que pourrait être l'économie d'une telle communauté : permettre à ses membres non

Israël : l'assimilation collective.

d'entrer dans une compétition internationale mais de vivre en ayant la possibilité de se mettre entièrement à l'écoute de la Révélation divine et de devenir ainsi, moyen de salut pour l'humanité tout entière. S'il en était autrement, si le pays des juifs devenait un pays comme tous les autres « *avec un Etat, une gendarmerie, des compétitions sportives et des tangos aussi langoureux que ceux d'Argentine, avec la seule différence qu'ils seront chantés en hébreu et devant les gigolos de Tel-Aviv* », si l'étude de la Bible et du Talmud, même dans le texte, y était considérée simplement comme l'approche d'un chef-d'œuvre d'une littérature nationale, on retomberait dans le même drame que celui dont on arrivait mal encore à sortir en ces mois de l'année 47 .

L'assimilation collective ne pourrait mieux réussir que l'assimilation des individus. Si les Nations ont refusé que les juifs se confondent avec les autres citoyens, si ce refus a abouti à l'extermination nazie, il ne pourra en aller autrement pour un pays qui voudrait ressembler aux autres alors qu'il n'a d'existence que mystique. Il ne peut sortir de son « *existence mi-transcendantale* » pour tomber « *dans le domaine des rapports de force et de causalité historiques* ». Ecrivant cela, E.Raïs n'imaginait pas qu'Israël serait un jour doté de F16 et de l'arme atomique. En revanche, il prévoyait la réprobation internationale face à l'occupation d'un peuple opprimé en Cisjordanie et devant la pluie de « plomb durci » tombant sur une population innocente enfermée dans un espace étroit, le territoire de Gaza. Israël est-il condamné à disparaître ?

N'en déplaise aux détracteurs de Monseigneur Sabbah, n'en déplaise aux défenseurs du dialogue judéo-chrétien, l'existence d'Israël pose une question sérieuse aux chrétiens : à quelle condition l'appartenance à une nation est-elle compatible avec la reconnaissance d'une révélation ?

Peuple et révélation.

Est-ce un hasard si ce problème est formulé par un théologien allemand, au moment même où les survivants d'Auschwitz s'apprêtaient à créer leur Etat ? Toujours est-il que Romano Guardini, réfléchissant sur « l'univers religieux de Dostoïevski »(1), écrivait peu après l'expérience tragique vécue par son propre peuple. La nation allemande était née à partir de la notion de « race germanique » : le droit du sang fait d'un homme le membre d'un peuple. Faire une nation à partir d'une définition raciale est peut-être le fruit du romantisme allemand ; en réalité, l'aboutissement d'un pareil nationalisme conjugué avec le développement de la rationalité technique issue du siècle des lumières ne pouvait que déboucher sur la catastrophe que le monde n'a pas fini de déplorer.

La lecture que Guardini, le théologien, fait de Dostoïevski laisse apparaître le double écueil à éviter pour qu'un peuple échappe au danger de déshumanisation

Un double écueil.

auquel l'Allemagne avait succombé. D'une part chaque peuple risque d'idolâtrer sa particularité ; c'est le cas des héros du roman « Les possédés ». A leurs yeux une force obscure traverse un peuple et le fait grandir ; un peuple n'est fort que dans la mesure où il honore les forces qui le traversent, le particularisent et le font plus grand que les autres : « *Le peuple, c'est le corps de Dieu. Un peuple ne reste un peuple qu'aussi longtemps qu'il a son dieu propre, son dieu particulier, et qu'il réprouve avec une sauvage énergie tous les autres dieux du monde* ». L'autre écueil consisterait, par-delà toute particularité, à se laisser emporter par les forces rationnelles et techniques issues du siècle des lumières. La Russie a succombé à cette menace que Dostoïevski dénonçait un demi-siècle avant la révolution qui devait engendrer les Goulags.

Face à ce double danger, Dostoïevski décrit un peuple, le peuple russe, qu'il n'hésite pas à définir comme « peuple de Dieu ». Rien de triomphaliste dans cette expression ; les personnages mis en scène sont des pauvres, souvent accablés par le malheur, ce sont parfois des saints mais

1- Romano Guardini – « L'univers religieux de Dostoïevski » - Le Seuil 1946

ce sont plus souvent des pécheurs qui vont jusqu'à frôler l'athéisme. Ce n'est pas le caractère russe du peuple qui lui donne sa dimension spirituelle. Lorsqu'un dit d'un peuple «il est de Dieu», on ne désigne pas ce qui le distingue d'un autre. Le peuple dont parle

Un peuple ouvert sur Dieu.

Dostoïevski se laisse toucher par la parole de Dieu qui rejoint les pauvres femmes entourant le staretz, dans les « Frères Karamazov » ou qui atteint Raskolnikov, ce criminel écoutant Sonia, la femme qui l'aime et qui l'appelle au repentir: «... Dieu te rendra vie ! ». La foi l'ouvre sur autre que lui-même. « *Il y a toujours, écrit R.Guardini à propos des personnages de Dostoïevski, une faille qui, de la pure nature ou de la piété païenne, conduit aux plus profondes relations surnaturelles avec Dieu : par l'union au Christ et l'acceptation de l'existence comme volonté de Dieu* ».

Ces mots du théologien catholique comme la vision du romancier orthodoxe rejoignent les intuitions du juif Emmanuel Raïs que nous citons tout à l'heure ; il ne faut pas perdre de vue « *le nœud où les fils du cosmos se réunissent à Dieu, l'organe de liaison et de contact entre Dieu et la création* ». Devant le comportement d'Israël, un croyant monothéiste, qu'il soit juif ou non, ne pourra que se désoler. Si Israël s'appuie sur une origine juive qu'il faut accomplir et projeter dans l'avenir, si son histoire a cessé d'être portée par le souffle des prophètes et n'est plus « qu'une force qui va », si son armée est au nombre des puissances les plus sophistiquées, on ne peut le considé-

Dieu plus grand que nos particularités.

rer comme « peuple de Dieu », quoi qu'en disent certains partisans du dialogue judéo-chrétien. Il est étrange qu'il ne soit pas possible de critiquer la politique d'Israël sans risquer d'être accusé de blasphème. N'est-ce pas un symptôme ? Israël serait-il en risque de se déifier ? « *Il est dangereux, nous dit-on, de dissocier l'Israël de la Bible et l'Israël d'aujourd'hui* ». Nous pensons que le risque inverse est plus grand et infiniment plus dangereux. Quand une religion se focalise sur une terre, qu'elle soit chrétienne ou juive ou qu'elle se proclame Dar El Islam, elle se ferme à Dieu qui sera toujours plus grand que nos particularités. Merci à Monseigneur Sabbah d'en avoir été le témoin.

Michel Jondot

Juif de France face à Israël

Interview avec Théo Klein

Maître Théo KLEIN est bien connu dans notre pays, au moins par les fonctions qu'il exerça au sein du judaïsme français. Il fut président du CRIF (Conseil Représentatif des Institutions juives de France). Profondément attaché aux valeurs républicaines françaises, il se sent chez lui en Israël mais demeure critique à l'égard de ceux qui soutiennent inconditionnellement ce pays. Qu'il soit remercié de nous avoir parlé avec beaucoup de liberté.

J'ai eu le plaisir de vous entendre ce jeudi matin sur «Radio judaïque F.M.». Vous avez notamment déclaré, à propos des «Deux États» : «Il y a déjà deux États, c'est la réalité sur le terrain». Que vouliez-vous dire très concrètement par là ? Aujourd'hui, en effet, il ne reste que 15 % de territoire du mandat britannique aux Palestiniens, alors qu'ils en réclament 22%. Que faites-vous demain du « mur », déclaré illégal par la Communauté Internationale ? Des « colonies » établies, tant en Cisjordanie, qu'à Jérusalem dont la surface a été triplée illégalement aussi en juin 1967, prise sur la terre cisjordanienne ? Bref, êtes-vous d'accord pour un retour à la « ligne verte », ou non ?

*Quelle réalité
sur le terrain ?*

Le refus des États arabes.

Je voudrais me permettre une petite introduction pour resituer le problème. Quand on fait retour un peu dans l'histoire tout remonte à un vote de la Société des Nations qui confie un mandat à la Grande Bretagne sur un ensemble territorial qu'on appelle La Palestine et qui comprend les deux rives du Jourdain.

Les Nations Unies ont voulu la création d'un Foyer National juif dans le respect des personnalités, des populations, des croyances qu'on trouve sur ce territoire. La Grande Bretagne étant en dette vis-à-vis de l'ancien Shérif de La Mecque, a coupé une partie de cette Palestine pour créer la Transjordanie, aujourd'hui la Jordanie. Cette partie est peuplée, en très grande majorité, de Palestiniens. Il ne faut pas l'oublier : c'est tout de même un aspect du problème. Quand on dit « les Palestiniens sont réduits à cela », ce n'est pas tout à fait vrai. Une partie des Palestiniens sont dans un pays qu'on appelle la Jordanie et l'autre partie sur un territoire qui est disputé avec Israël.

Après la Guerre des Six Jours la question s'est posée au plan territorial; en effet, le problème avait été réglé par la résolution 242 qui ratifiait la frontière et établissait un territoire pour un Etat et un autre territoire pour un autre Etat. Je rappelle que si l'Etat palestinien n'a pas été créé en 1948, ce n'est pas de la faute des Israéliens. Ce sont des arabes, et notamment dans le souci de favoriser le roi de Transjordanie, qui ont empêché la création de l'Etat palestinien. Il est important de ne pas oublier ces années-là.

A partir des trois « non » de Khartoum – c'est-à-dire les refus des Etats arabes d'entrer en pourparlers sous une forme quelconque avec les Israéliens qui en avaient fait la demande – s'est créée sur le terrain une situation. Je la déplore ; c'était une erreur.

Palestiniens et Israéliens sont faits pour s'entendre.

Je suis dépositaire d'un document que vous ne connaissez pas. Il a une certaine importance : la proposition présentée en 1980 par Moshe Dayan à la Knesset ; il proposait que l'administration des Territoires soit confiée aux Palestiniens. Les Israéliens devaient se retirer des Territoires, gardant une force militaire dans la vallée du Jourdain avec deux routes stratégiques pour relier Israël et ses forces militaires. Pour le reste – sauf pour la possibilité d'avoir une armée ou des relations internationales – la proposition confiait aux Palestiniens l'administration la police et la possibilité de trouver une aide extérieure ailleurs qu'après du gouvernement israélien.

Ces faits n'ont pas abouti et ce n'est pas la faute des Palestiniens qui étaient hors des instances de décision. Les Palestiniens n'ont pas eu à se prononcer par rapport aux trois « non » de Khartoum. Ils n'ont pas eu à décider que le territoire qui leur était destiné ait été occupé par la Transjordanie.

Arrive la période où Israël contrôle les Territoires ; il faut reconnaître que là, les fautes se sont accumulées. Il y eu une sorte d'engouement religieux par suite d'une circonstance malheureuse; en effet les ancêtres des Hébreux se trouvaient anciennement dans une région où résident maintenant les Palestiniens alors que les Israéliens habitent dans une région où étaient auparavant les Philistins.

J'ai souvent dit à mes amis israéliens : « La moindre des choses serait de proposer un échange. Proposons Haïfa, Tel-Aviv, Ashdod aux Palestiniens en échange de la Samarie et de la Judée. » L'histoire est importante, mais la réalité sur le terrain ne l'est pas moins. Et donc il faut accepter une forme de logique et s'y tenir. Ceci me paraît le bon sens. Je considère que la partie du Territoire qui était au-delà de la ligne de 67 doit revenir aux Palestiniens et ce Territoire existe.

Je souhaite qu'entre les Palestiniens et les Israéliens on se mette d'accord sur une frontière. Evidemment c'est la frontière de 1967 mais, à mon avis, on peut trouver des formules qui permettent d'être utiles à tout le monde. Je souhaite de la souplesse. Je pars d'une idée controversée : les Palestiniens et les Israéliens sont faits pour s'entendre. Ils désirent même s'entendre.

Que pensez-vous du partage inéluctable de Jérusalem ? Ou, préféreriez-vous son internationalisation ?

La question de Jérusalem.

On ne peut pas changer l'histoire. Je désire considérer Jérusalem comme la capitale mais je ne peux pas extraire de Jérusalem tout ce qui est représenté par la chrétienté, tout ce qui est représenté par les arabes. Jérusalem se trouve, par son histoire, avoir une vocation particulière. Je regrette d'ailleurs – mais je porte une part de responsabilité, j'ai d'excellentes relations avec Teddy Kollek depuis très longtemps – de ne pas l'avoir fortement incité à élargir l'administration de la ville pour faire entrer carrément, avec les Israéliens, les autres participants (catholiques et musulmans). Je crois que Teddy Kollek a fait une grande ouverture. Jérusalem a été totalement libre pour toutes les religions depuis l'occupation israélienne, ce qui n'était pas le cas auparavant. Je me rappelle que j'allais sur le toit des maisons pour essayer d'apercevoir un bout de la vieille ville. Les Israéliens ont, à mon avis, totalement respecté la liberté religieuse.

Ce qu'ils n'ont pas su faire, pendant toute cette longue période, c'est d'appeler à la participation de la gestion de cette ville au-delà du Conseil Municipal auquel d'ailleurs les arabes de Jérusalem ont accès. Dernièrement, dans une interview, le Président de l'Université arabe de Jérusalem a dit : « Nous avons eu tort de ne pas aller voter. Au lieu de refuser de voter, nous aurions dû présenter des candidats ». Je suis pour la recherche d'une solution qui permette à cette ville de remplir sa fonction telle que l'histoire l'a déterminée. Il ne s'agit pas de la renfermer. Mais je trouverais odieux qu'on construise un mur et qu'on sépare cette ville. Ce serait un retour en arrière effrayant.

Je me souviens d'une photo dans le journal Haaretz : ils indiquaient un point avec une flèche et ils disaient : « C'est ici que sera le bureau d'Arafat ». Il y avait une banlieue immédiate de Jérusalem où était ce bâtiment et c'est là que devait s'installer le gouvernement d'Arafat, dans le projet qui a disparu.

Ils ont peur les uns des autres.

Il faut surmonter la peur et la haine. A Jérusalem, ils ont peur les uns des autres et la peur se mélange avec la haine. Je suis persuadé qu'ils peuvent s'entendre. L'amitié est possible entre les Israéliens et les Palestiniens.

Ils ont beaucoup de caractéristiques communes. Mais il est vrai que depuis mars 1993, les Palestiniens chrétiens et musulmans de Cisjordanie et Gaza, ne peuvent pas aller sur les lieux saints.

Quid du problème des réfugiés ? L'Etat d'Israël acceptera-t-il de reconnaître sa faute initiale dans l'expulsion des Palestiniens et leur demandera-t-il pardon – comme il est de mode aujourd'hui – en acceptant le principe du retour de ces expulsés, avec retour possible immédiat de tous ceux qui ont effectivement quitté la Palestine d'alors, aujourd'hui âgés de plus de 60 ans ?

Les mouvements de population sont toujours des réalités extrêmement difficiles, mais je crois qu'il y a des phénomènes dont on paye, à un moment donné, le prix. J'ai été frappé de constater, après 1967, qu'il y avait des camps de réfugiés en Cisjordanie. Les Palestiniens, eux-mêmes, n'ont pas accueilli leurs compatriotes comme des Palestiniens mais comme des réfugiés. Les pays arabes ont fait de la question des réfugiés une arme politique et, à tort ou à raison, l'UNRA a été créée et n'a jamais fonctionné que pour les réfugiés palestiniens. Autrement dit, on a installé les réfugiés alors qu'une partie d'entre eux était le résultat d'un partage qui avait été décidé par l'ONU. Moi je crois qu'il faut accepter les événements politiques, y faire face. Après tout, Israël a accueilli aussi beaucoup de gens qu'on

pourrait aussi appeler « réfugiés ». Vous me direz : « Ils sont partis volontairement ». Oui, mais c'était dans des conditions qui n'étaient pas à la mesure de leur propre volonté. Je veux dire que ceux qui sont partis d'Irak, ceux qui sont partis de Syrie, ceux qui sont partis du Maroc ou d'Algérie ne sont pas partis uniquement de leur propre volonté.

Il y a un problème de réfugiés ; il faut le régler. Mais si on veut en faire un problème politique – ce que je peux comprendre dans le cadre d'une négociation – si on veut en faire une condition politique de l'accord, on n'arrivera à rien. C'est l'obstacle majeur. Il faut trouver une solution pour les réfugiés. Ces derniers ne sont pas responsables des traitements que les grandes puissances, arabes ou autres, ont pu leur infliger. Donc il faut trouver des compensations, des éléments matériels répondant aux besoins. Politiquement et sur le terrain, il n'y a pas de solution possible. Je suis personnellement persuadé que les arabes le savent, mais je comprends aussi que les négociateurs arabes ne pourront lâcher ce point-là qu'à la dernière minute, au moment où ils pourront annoncer aux réfugiés qu'ils ont obtenu quelque chose en contrepartie. Sinon, il est moralement impossible de lâcher le principe avant de présenter une solution qui apporte une satisfaction.

Le problème des réfugiés.

Vous avez évoqué la haine tout à l'heure. Ce qui m'a le plus surpris au cours de mes nombreux séjours en Palestine, depuis 1976, outre la continuité de l'occupation depuis plus de 40 ans, c'est l'humiliation subie quotidiennement par le peuple palestinien, qui me rappelle ce que les Juifs ont subi en Autriche et en Allemagne. Comment dès lors réparer demain, d'un côté comme de l'autre, la haine qui n'a pas manqué de se développer ?

Je suis intervenu auprès du Président de la Cour suprême à propos de la destruction des maisons de ceux qui avaient commis des attentats. Mon intervention était plutôt en faveur d'Israël ; je considérais que la destruction des maisons allait conduire les enfants habitant dans ces maisons à devenir terroristes à leur tour. Le Président de la Cour suprême m'a dit : « Vous savez, c'est un texte anglais ». J'ai fait remarquer que les Anglais étaient en mission et qu'ensuite ils rentraient en Angleterre alors que les Israéliens restaient sur le terrain et que la situation n'était pas la même.

La violence est dangereuse.

Les mesures de sécurité : sont-elles exagérées ? Que peut-on faire contre ces mesures de sécurité ? C'est très compliqué. Des attentats ont existé et peuvent exister à tout moment. Je pense que ces mesures de sécurité

*« Je n'aime pas
les murs ! »*

sont exagérées. Mais je n'ai pas d'opinion sur la façon d'assurer la sécurité. J'ai tendance à penser que la construction d'un mur est quelque chose de profondément choquant. Le mur, c'est le ghetto ! Je n'aime pas les murs ! Mais je constate qu'en Israël la population semble plus en sécurité grâce à ces murs.

S'il y a des murs, ne peut-on alléger l'autre côté du mur ?

J'ai vu dernièrement une amie israélienne de passage. Elle reçoit un message sur son portable d'une autre amie israélienne ; elles font partie d'une organisation de femmes qui se sont donné comme mission d'aller vers les check-points. Ce sont des mères de famille qui voient ce que font leurs enfants. Elle recevait un coup de fil d'une amie qui était à Hébron et qui avait des difficultés avec des habitants israéliens d'Hébron.

Oui, c'est épouvantable, mais je n'ai pas de réponse ; je n'ai pas les moyens d'apprécier en quoi les mesures de sécurité sont exagérées ou non. Je considère qu'elles sont un élément défavorable ; je pense en effet que toute population soumise à des exigences de ce genre peut être tentée par des réactions exagérées. Je suis intimement convaincu que le terrorisme n'existe que s'il peut se réfugier auprès d'une population qui lui est favorable. Si la population est défavorable au terrorisme, celui-ci ne peut pas se développer. Il a tout de même besoin aussi de s'organiser. Il a besoin d'une certaine complicité locale pour exister et lancer ses opérations. Je considère que la balance de la sécurité est difficile parce, que dès lors qu'elle est exagérée, elle conduit à ce qu'elle veut combattre. Mais je ne sais pas où il faut mettre la limite.

*Les Israéliens
sont partout !*

Je souhaiterais aujourd'hui que la limite soit le mur et qu'on donne aux Palestiniens le sentiment qu'ils deviennent eux-mêmes responsables d'au moins une partie de leur Territoire. Ce qui rend les progrès difficiles, c'est justement que les Palestiniens ne peuvent pas avoir le sentiment que leurs responsables sont vraiment des « autorités ». Les Israéliens sont partout et ils font ce qu'ils veulent sur ce territoire. On devrait libérer ces territoires. La question est : comment libérer ces territoires et assurer la sécurité ? Théoriquement je considère qu'il faudrait complètement abandonner la présence israélienne dans les Territoires, la limiter à la frontière, même si elle est provisoire. Donner aux Palestiniens la responsabilité d'eux-mêmes.

A cette Palestine occupée depuis 1967, les Palestiniens ont répondu par une résistance, qui a entraîné une terrible répression par Israël. Dans ce contexte, comment qualifiez-vous les militants du Hamas ? De résistants ou de terroristes ?

Trois jours avant sa première élection en 2001, Sharon m'avait dit : « Je ne ferai pas de gouvernement sans le parti socialiste et je reconnais qu'il n'y a pas de solution militaire ; il n'y a de solution que politique ». Je lui ai dit : « lance un appel à Arafat ; demande-lui de reconnaître l'Etat de Palestine. » Dis-leur : « Je veux qu'Israël soit le premier à reconnaître l'Etat de Palestine. Je veux négocier avec vous dans une situation où nous aurons tous les deux les mêmes responsabilités internationales ».

Il est allé chercher le Figaro, me disant : « Tu trouveras ma réponse dans le journal ». Dans une interview, à une question posée sur un Etat palestinien, il répondait : « Oui, peut-être mais à certaines conditions ». La condition qui m'a le plus frappé c'était qu'Israël contrôle les frontières. Je n'ai pas revu Sharon depuis cette date-là. Je crois que ma proposition était importante.

Les populations israéliennes, je crois, sont favorables à la plus large autonomie palestinienne. Mais ils ont peur de lâcher complètement les Palestiniens avec un Etat dont ils ne pourraient pas contrôler la politique ni l'armement ; ils ont peur pour leur sécurité. Il y a beaucoup de pays arabes autour d'Israël ; cela en ferait un de plus.

*Les Israéliens
ont peur.*

Quant au Hamas, c'est un problème intérieur aux Palestiniens. Il y a peut-être une part de responsabilité israélienne, car du temps du Président Shamir, on a vu, avec une certaine satisfaction, se déployer dans les Territoires autre chose que l'OLP. En tout cas aujourd'hui le Hamas est un mouvement d'opposition à l'intérieur du peuple palestinien. Je ne vois pas la légitimité particulière du Hamas par rapport aux autres partis palestiniens. Il est vrai qu'il a gagné des députés aux élections. Il faut jouer la carte démocratique. On ne peut pas la jouer à moitié. Elle n'a pas été jouée correctement. Est-ce la faute des Palestiniens ou des Israéliens ? Je ne sais pas. Je crois qu'on a loupé beaucoup de choses. Mais je crois beaucoup à la proximité entre Palestiniens et Israéliens.

Le comportement d'Israël ressemble assez peu au judaïsme que présentent certains juifs comme Levinas ; celui-ci insiste sur la souffrance qui est appel à l'autre, sur la compassion et sur l'amour de la Torah. Israël et le sionisme ne seraient-ils pas en train de se couper de leurs racines juives ?

« Je suis très attaché à la Torah. »

Je n'ai jamais milité pour le sionisme. Je n'ai été sensible à ce problème qu'à partir du jour où j'ai mis les pieds en Israël : j'ai alors eu le sentiment de rentrer chez moi. Ce qui m'a conduit, d'ailleurs, à désirer la nationalité israélienne. J'ai fait ce pas parce que je suis très attaché à la Torah. Elle est un projet de société. J'ai une interprétation des Dix Commandements que vous n'accepterez pas et je le comprends. Pour moi, Dieu est un principe fondateur de même que l'est le principe constitutionnel pour la France ou pour tout autre pays : un principe à partir duquel on construit la société. Les Dix Commandements sont pour moi la définition même de ce principe et il ne faut pas tricher avec. Et, pour moi, ce qui vient tout de suite après c'est l'homme en tant qu'individu appelé à travailler pour assurer sa survie.

Mais il est nécessaire de considérer l'homme avec une âme. C'est pourquoi il est bon de couper en quelque sorte le calendrier en sept tranches différentes dont une où l'homme retrouve son individualité, sa liberté, le respect de soi et, si possible, celui des autres. C'est le shabbat.

Après cela, il y a le respect des parents, « Tu ne tueras pas », « tu ne voleras pas », etc... Quand je lis dans la Torah, au passage, je trouve des principes ; par exemple quand quelqu'un est obligé d'emprunter et qu'ayant besoin d'argent pour survivre, il donne son vêtement, on doit le lui rendre pour la nuit. Tous les aspects de la vie humaine sont traités dans les différentes parties de la Torah. On peut faire un traité de sociologie avec la Torah. Sauf qu'à un moment donné de son histoire, le peuple juif s'est trouvé dispersé. A ce moment-là, dans la dispersion principale qui était celle de la Babylonie, le Talmud a essayé de revitaliser la Thora en l'ajustant aux situations.

Pour moi, le Talmud a conduit à enrégimenter le peuple juif en lui donnant un règlement extrêmement strict, un peu comme un uniforme. Et le juif, du matin jusqu'au soir, est enfermé dans un système qui le renforce et lui permet d'affronter les dangers. Ce judaïsme a peut-être continué un peu à évoluer. Mais à un moment donné l'évolution a cessé.

J'ai été élevé dans une famille juive française. Mon grand père a quitté l'Alsace parce qu'il ne voulait pas devenir Allemand après la guerre de 1870. Mon arrière grand-père était un fonctionnaire de l'Etat français puisque Grand Rabbin du Haut-Rhin à Colmar. Ma famille est française, du côté de mon père tout au moins, depuis que la Révolution a donné aux juifs de France la possibilité d'être Français. Mais elle était strictement orthodoxe.

Ma jeunesse s'est passée dans le respect de l'orthodoxie la plus absolue mais elle vivait très tranquillement dans le dixième arrondissement de Paris. Mon père était médecin et il participait, entre autres occupations, à des soins organisés par la municipalité. Les élections étaient importantes. Ma famille était regroupée dans le quartier saint Vincent de Paul du Dixième arrondissement et votait radical socialiste.

Personnellement je suis arrivé au sentiment que nous devons nous sortir de la manière dont le judaïsme a été enrégimenté parce que la situation du monde a changé. Nous devons reconquérir le sens de ce qui est indiqué par la Torah. J'en suis convaincu : pour retrouver la sève de la Torah, il faut rebâtir une pensée juive. Ceci suppose qu'on passe par la langue, l'hébreu, et aussi, me semble-t-il, le territoire (l'atmosphère, l'endroit où ces idées sont nées et se sont développées). Je suis devenu Israélien dans l'idée et dans l'espoir que ce travail de reconquête de la Torah pourrait se faire en Israël.

*«Je suis devenu
Israélien.»*

Je reconnais volontiers qu'à partir de cette question il y a eu des problèmes. Mais il ne faut pas oublier tout de même que le colonialisme est un peu responsable de l'ensemble de cette situation.

Les Britanniques, pendant la guerre de 14-18 essaient de convaincre le Shérif de la Mecque de se mettre du côté des alliés contre l'Empire ottoman. On lui fait des promesses à cet homme-là. Ensuite, il y a la victoire. Et là, les promesses qu'on a faites sont remises en cause. J'entens par là le problème du grand royaume (Mésopotamie dans son ensemble, Syrie etc...). Face à ce projet, au Moyen-Orient, il faut faire face à une présence française. Les Français veulent leur part de gâteau ; on ne crée donc pas le « Grand Royaume ». Mais à l'époque où les arabes souhaitaient réaliser ce projet, ils sont venus eux-mêmes demander aux juifs de leur donner un coup de main. J'ai un document qui date de 1922 (une conférence qui a lieu au Caire) : les délégués arabes qui ont invité des délégués du mouvement sioniste exposent qu'ils vont avoir un Royaume et ils ne disposent pas des hommes ayant les qualifications nécessaires pour mener cette opération. Ils ont besoin d'une aide extérieure. Ils n'ont que deux ressources : les Grandes Puissances et les juifs. La plus évidente, ce sont les Grandes Puissances. Mais faire appel aux puissances coloniales fait perdre son indépendance. L'autre ressource, à leur avis, c'est la Nation juive car, disent-ils, « nous avons constaté que les juifs développaient les pays où

*La conférence
du Caire en 1922*

ils se trouvaient ». Ils précisent que les juifs font partie de la géographie régionale. Les délégués sionistes rétorquent qu'ils ne disposeront que d'un lopin de terre (la Palestine) et que c'est sans rapport avec l'existence d'un Grand Royaume. La réponse des arabes est impressionnante : « Ne nous parlez pas de la Déclaration Balfour, ne nous parlez pas des accords entre les Britanniques et le Shérif de La Mecque ; de nation à nation, on se reconnaît des droits et on se fait des concessions ». L'idée des arabes était que les juifs participent, à l'intérieur de ce Grand Royaume arabe, au développement du pays, à égalité avec la population arabe.

« *Nos cousins les arabes.* »

Il ne faut pas considérer que les sionistes ont tout d'un coup débarqué. Il y a toujours eu des juifs en Palestine. Si l'on part de l'idée que tout d'un coup il y a eu la Shoah et qu'ensuite, pour se déculpabiliser on a envoyé les juifs en Palestine, on fabrique une image qui détruit tout et qui est complètement fautive. Je n'arrive pas à convaincre les juifs dont je fais partie. Ils ne cessent pas de répéter cette ânerie en disant : « Il y a eu la Shoah et l'Etat d'Israël ! » L'Etat d'Israël n'aurait pas existé en 1948 s'il n'y avait eu que la Shoah. Il a existé parce que les juifs ont commencé à se rétablir dans la région au début du vingtième siècle.

En réalité, nos seuls cousins, ce sont les arabes. Nous ne pouvons nous défier de ce cousinage. L'arabe, sous l'occupation, en tant que circoncis, risquait les mêmes ennuis que moi. Nous pouvons construire ensemble : c'est notre intérêt. Les juifs, certes, ont beaucoup de défauts. Mais si vous allez en Israël, vous êtes frappés par une atmosphère d'action, de création, de vivacité. Il s'y construit toujours quelque chose. Les juifs ont certaines capacités. Ils ont un défaut : le repli sur eux-mêmes. Le réflexe juif à travers l'histoire est le repli. Sa question est la suivante : comment survivre là où l'on est ? Mais le juif a du mal à construire une relation bilatérale. C'est la seule explication que j'ai de l'incapacité des Israéliens à construire eux-mêmes un projet politique par rapport aux voisins. On a globalisé le voisin comme étant l'ennemi. A partir du moment où l'on globalise les voisins, on ne peut plus bâtir une politique. La politique est l'art de gérer les contacts. Or, les voisins ont beau être tous arabes, ils n'ont pas forcément les mêmes intérêts. Il faut entrer dans le jeu de la région, mais les juifs ne savent pas encore le faire.

Quant à l'idée que je me fais de Dieu, je ne peux croire qu'il intervient dans ma vie. C'est au-delà de mes forces. J'ai été élevé de manière religieuse. Je me suis aperçu que je ne faisais pas la prière parce que je n'en éprouvais pas le besoin. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de m'adresser à l'Eternel. Alors,

je sais qu'il y a un au-delà de cette horloge qui conduit notre vie. Au-delà de cette planète, il y a autre chose ; je veux bien qu'on appelle cela l'Éternel. J'adhère à l'idée de l'Éternel parce qu'il me semble que l'éternité a l'air d'exister. Mais ne me demandez pas de considérer que Dieu intervient. Je retiens de la Bible deux choses : « Ils ont mangé de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal ». Cela veut dire que nous sommes responsables. A partir de cette responsabilité je suis mis hors de l'éternité et du Jardin ; je deviens un être humain et je découvre immédiatement la nécessité de certains contacts pour que l'humanité se continue. Très rapidement on me met devant un autre problème qui est notre problème quotidien : les deux frères sont dans un champ. L'un est cultivateur ; il a envie de travailler la terre. L'autre y mène ses troupeaux ; il a envie de les laisser sur le terrain pour brouter l'herbe. Résultat : l'un des deux disparaît. Lorsque Caïn dit « Suis-je le gardien de mon frère ? », la Bible m'apprend que je suis responsable de moi et responsable de l'autre puisque je suis face à mon prochain. A partir de là, il me semble que j'ai des éléments assez importants pour commencer à construire la vie.

« J'adhère à l'idée de l'Éternel. »

Qu'il y ait une force supérieure qui me dicte cela, je ne suis pas contre. Je ne prétends pas que Dieu n'existe pas. Je prétends simplement que moi je ne le rencontre pas et je ne peux pas me soumettre à quelque chose dont j'ai du mal à identifier l'idée même.

Cela n'enlève rien pour moi à la valeur de la Torah. Cela a été écrit et pensé par des hommes et c'est un système cohérent. Si c'est Dieu qui préside, cela ne me dérange pas puisqu'au fond le principe constitutionnel, s'il est ce que je viens de dire, à savoir le respect de soi et des autres, est suffisant pour moi. A partir de là on peut bâtir des choses : le sens que je donne au shabbat est valable. Il ne me conduit pas à considérer que Dieu me demande en plus, ce jour-là, de ne pas faire ceci, de ne pas faire cela. Je dois organiser ma vie de manière à ce qu'un jour par semaine l'homme retrouve sa totale liberté et ne soit contraint par rien.

« Je dois organiser ma vie. »

Le pape Benoît XVI vient de faire un voyage en Terre-Sainte. Il est allé en Palestine et en Israël et il a manifesté partout une volonté de dialogue entre les trois monothéismes. Ce voyage peut-il contribuer à renforcer les liens entre populations se réclamant de religions différentes ? Permettra-t-il de dépasser les méfiances que les juifs nourrissent à l'égard de Pie XII ?

Depuis le précédent Pape, depuis Vatican II, l'Eglise a beaucoup évolué ; elle a évolué dans un sens qui ne peut que donner satisfaction aux juifs. Cette évolution est presque une révolution. L'attitude de l'Eglise à l'encontre des juifs s'est modifiée de façon extraordinaire.

Le pape actuel a participé à cette évolution et, autant que je sache, il l'a sans doute favorisée. Ce qui m'a un peu étonné dans son action, c'est la réhabilitation des prêtres qui n'avaient pas accepté Vatican II ; j'y voyais une marche arrière. Mais c'est une affaire interne à l'Eglise.

A propos de Pie XII.

A propos de Pie XII, je ne sais pas ce qu'il a fait, ce qu'il a bien fait ou ce qu'il a mal fait. C'est un problème que l'Eglise devrait accepter de gérer parce que je ne vois pas en quoi cela la mettrait à mal. Il est évident que ce pape n'avait pas une liberté spirituelle totale parce qu'il était confronté à des événements. Alors est-ce qu'il a su, après son long séjour en Allemagne où il a eu des contacts avec le nazisme, réagir comme il l'aurait voulu ? Quelle attitude a-t-il eue à cette époque-là ? A-t-il compris la malfaisance du nazisme ? Je n'en sais rien.

Le pape, pour moi, est un homme comme un autre, avec des responsabilités mais aussi les limites de ces responsabilités. Je ne ferais pas un monde de cette affaire-là.

Mais je crois que c'est de l'intérêt de l'Eglise elle-même qu'on sache ce qui s'est passé. On apprendra peut-être qu'il a sauvé un certain nombre de juifs. On apprendra peut-être qu'à un moment donné, il n'a pas pu aller au-delà. La gestion de ces périodes-là, j'en connais les limites. Certains les ont franchies et d'autres non. Ceux qui étaient dans les postes de responsabilité étaient face à des questions difficiles à gérer. Le Cardinal Gerlier n'a peut-être pas été parfait mais il savait que près de lui des prêtres aidaient les juifs. Va-t-on juger Gerlier sur ce que lui-même a dit et fait ? Va-t-on englober dans son action ce qu'il a laissé faire, voire encouragé ?

Le voyage de Benoît XVI.

Le voyage de Benoît XVI a été mal digéré par les Israéliens à cause de cet incident de l'évêque négationniste. Pour ma part, j'estime que c'est positif. Est positif tout ce qui permet d'avancer, de rapprocher les gens, de montrer qu'on peut se parler, qu'on n'est pas obligé de s'insulter.

Les musulmans des banlieues se veulent solidaires des Palestiniens. Ceci les conduit souvent à des confusions regrettables entre Israël et le judaïsme et à des comportements que certains taxent d'antisémitisme. Comment, dans ces conditions, favoriser la rencontre entre musulmans et juifs de France ? Comment échapper au risque de la confusion ?

Antisémitisme dans les banlieues ?

Il faut organiser des rencontres entre des juifs et des musulmans. Un rabbin de banlieue s'est promené en France, avec un car, pour favoriser ces contacts, tenter d'expliquer et de favoriser des rencontres.

J'essaie de combattre l'utilisation du mot « antisémitisme » pour fustiger ces comportements pro-palestiniens. Je me suis même fait houspiller par Alain Finkielkraut et par la presse juive. Les réactions des banlieues à l'égard des événements qui se déroulaient entre Israéliens et Palestiniens n'ont rien à voir avec l'antisémitisme. L'utilisation de ce mot est fautive à tout point de vue. Cela n'a rien à voir avec ce qu'on a appelé l'antisémitisme. L'antisémitisme consiste à ne pas reconnaître aux juifs les mêmes droits qu'aux non-juifs. Nous l'avons connu en France pendant la période de Vichy. Le conflit israélo-arabe est un conflit qui oppose les partisans d'un camp et ceux d'un autre camp. Il est vrai que les uns sont juifs et les autres arabes, mais les uns et les autres sont des sémites. Tout ce qui peut mettre les juifs et les arabes face à face pour se parler est une bonne chose.

Une des erreurs que fait le gouvernement israélien c'est de ne pas libérer le responsable de la première Intifada. La première Intifada est celle qui a permis de changer les choses. Elle n'était pas brutale. C'était une révolte politique, c'était une révolte sur le terrain avec des jets de pierre. Cette révolte a conduit ensuite à l'ouverture de l'OLP. Je suis persuadé que c'est la première Intifada qui a conduit en 1988 l'OLP à ouvrir les portes. Je respecte chez cette capacité de construire. Il est dommage de maintenir en prison quelqu'un qui aujourd'hui aurait l'impact nécessaire sur les populations pour changer la situation.

Le respect de l'adversaire.

Propos recueillis par
Maurice Buttin, Christine Fontaine, Michel Jondot

Nation juive ou Etat d'Israël ?

à propos du livre de Shlomo Sand

Qu'est-ce qu'une nation ? Peut-on parler d'une nation juive ? Un historien israélien aborde ces questions qui font apparaître l'embarras de l'Etat d'Israël. L'équipe de rédaction fait le compte rendu de son livre.

Comment parler de la Palestine sans rencontrer le pays d'Israël ? Et comment mieux parler d'Israël qu'en rendant compte du travail récent d'un intellectuel israélien. Shlomo Sand enseigne l'histoire contemporaine à l'université de Tel-Aviv. On vient de traduire en français, aux éditions Fayard, son dernier livre sous le titre « Comment le peuple juif fut inventé ». L'auteur s'inscrit dans le sillage de ceux qu'on appelle parfois « les nouveaux historiens ». Il s'interroge sur l'identité de ce pays où l'expression « l'Etat d'Israël » ne recouvre pas celle de « nation juive ».

*La fin
du monde agraire.*

Mais d'abord, que faut-il entendre par « nation » ?

L'idée de nation est née avec l'avènement de l'industrialisation et la fin du monde agraire. Sous l'Ancien Régime, il n'était pas besoin d'avoir conscience d'appartenir à un ensemble humain correspondant à un Royaume donné. La cohérence était maintenue par la

noblesse qui tenait l'administration nécessaire à la marche du royaume. Celle-ci s'accommodait d'une pluralité de dialectes sans qu'il soit nécessaire que les sujets soient pris dans une langue et une culture communes. La culture était aux mains des clercs : disposant d'un instrument linguistique, le latin, et ayant accès, en même temps, à l'usage de la langue pratiquée dans la classe dominante, ils avaient, grâce à ce bilinguisme, accès à la réflexion, au maniement du symbolisme et au maintien de l'idéologie nécessaire à la justification du pouvoir en place. Ils nourrissaient l'imaginaire religieux répondant au besoin de sens des diverses populations rurales. Cette manière d'être en société s'accompagnait d'un rapport au temps particulier. Le peuple n'avait pas besoin de recourir au passé pour assumer sa condition; quant à l'avenir, on ne pouvait l'imaginer autrement que comme une répétition du présent.

Avec le siècle des Lumières, les notions de citoyenneté et de démocratie bouleversaient cette vision politique. Comment un peuple peut-il être conçu comme source du pouvoir s'il est tenu à l'écart de la culture et de la langue ? Comment, en effet, peut-il avoir conscience de sa tâche sans que chacun partage avec les autres citoyens une vision commune de l'ensemble humain auquel il appartient ? Et comment peut-il être citoyen sans disposer de la possibilité de se faire entendre par tous ? La « nation » répond à ces questions. Elle est la réalité qui naît avec cette révolution des esprits ayant débouché sur la modernité. Portée par une idéologie commune que diffuse la transmission de la culture par la scolarisation de tous, elle a accompagné les mouvements des populations entraînées loin des campagnes par l'industrialisation.

Avec le siècle des Lumières

Les guerres napoléoniennes ont fortement contribué à forger cette idée de nation. L'enrôlement des soldats dans les armées impériales renforçait la conscience d'appartenir à un même pays. Les désirs de conquêtes, se heurtant aux frontières des Etats voisins, faisaient naître en Europe des reflexes de défense. Ainsi se manifestait le lien entre l'idée de nation et un territoire à conquérir ou à protéger. Chez les uns et chez les autres, la fierté d'appartenir à une nation s'accompagnait d'un nouveau rapport au temps ; être français ou italien suppose l'inscription dans une histoire particulière. Nos appartenances nationales ne se maintiendraient pas si les citoyens des différents pays ne se réclamaient d'un passé aux allures mythologiques : « nos ancêtres les gaulois » ou « le baptême de Clovis ». Nous avons des ancêtres, des héros dont nous sommes fiers et dont il faut suivre l'exemple.

Nation et territoire.

Nation et ethnie.

Cette référence aux ancêtres place la nation aux frontières d'une autre réalité : celle d'ethnie. Si le d'appartenir à une nation vient d'un passé qui se reproduit de génération en génération, on risque est d'y voir la transmission de caractères biologiques qui différencient un ensemble humain d'un autre.

On peut ainsi distinguer deux types d'appartenance nationale. L'un repose surtout sur l'histoire, l'autre se réclame de critères biologiques. Dans le premier cas, comme en France, on parle de droit du sol ; dans l'autre, comme, par exemple, en Allemagne, on parle de droit du sang. Il est plus difficile à un immigré turc d'accéder à la nationalité allemande qu'en France à un fils de Marocain, né dans l'Hexagone, d'accéder à la nationalité française. Le rapport à l'avenir se manifeste dans cette distinction. La mise à distance des critères biologiques permet de privilégier, pour l'accueil d'un nouveau citoyen, le partage d'un projet commun.

L'idée d'une nation juive est née et s'est développée à l'intérieur de cette cohérence. Elle a permis, en s'appuyant sur la Bible, transformée en livre laïque, de créer un passé mythique permettant aux enfants de se glorifier d'ancêtres prestigieux et de justifier des entreprises guerrières.

L'idée de nation juive.

Shlomo Sand s'efforce de dégager comment s'est écrite une histoire qui, se voulant scientifique, a forgé l'idéologie sioniste débouchant sur l'imaginaire d'une nation juive. Il est paradoxal de constater que cette dynamique accompagne la montée des visions nationalistes qui débouchèrent sur l'antisémitisme. L'idée de peuple juif, en effet, est née avec la volonté de se démarquer des peuples où les juifs étaient disséminés. Elle est contemporaine des théories racistes qui avaient cours à la charnière des dix-neuvième et vingtième siècle. L'historien Graetz, dans l'Allemagne impériale des années 70, fait naître le mythe de la race juive : le judaïsme ne repose pas sur une révélation mais sur des caractères identitaires qui remontent aux patriarches bibliques. Ce n'est pas la religion juive qui a fait les patriarches ; ce sont les patriarches qui sont à la source du judaïsme. A la suite de Graetz, mais dans l'Empire tsariste en voie de dissolution, Doubnov poursuit de manière scientifique, en se servant des découvertes exégétiques, les recherches de son devancier tandis que Baron, immigré de l'Europe de l'Est aux Etats-Unis, mettant en valeur la relation aux patriarches, en vient à relativiser l'importance de la terre, dans la conscience juive : le fait de descendre d'Abraham, Isaac et Jacob suffit pour faire un juif.

Le nom de Yitzhak BAER désigne un tournant dans cette entreprise historiographique. Il eut pour tâche de penser les programmes d'histoire dans les écoles lors de la naissance d'Israël. Il enseigna à la première université hébraïque où il ouvrit deux départements d'histoire distincts : l'histoire juive, en effet, ne pouvait se confondre, à ses yeux, avec l'histoire des Nations. Il s'en prend fortement à Doubnov pour dire l'importance de la terre. Le mythe allemand qui souligne l'importance du sol et détermine l'essence et l'origine d'une nation, trouve sa version juive avec Baer: il s'efforça de montrer que l'Exil était une monstruosité. Son disciple Dinur participait à un groupe d'études sur la Bible dont Ben Gourion était membre. Avec eux le texte de la Torah, des Prophètes et des sages devint un livre qui rapportait de manière exacte l'histoire des peuples. La Bible n'était plus un livre saint mais, une fois complètement laïcisée, elle permettait aux juifs de retrouver une identité que l'Eglise leur avait enlevée et elle fournissait quantité de héros à admirer et à proposer à l'imitation des jeunes.

Tournant historiographique.

Depuis les travaux de Baer, les historiens se devaient de justifier que le peuple juif ne pouvait se penser sans être référé à la terre. Pour cela, il fallait que l'imaginaire juif soit utilisé. Celui-ci est habité par l'illusion que les armées romaines de Titus, en 70, avaient, après la destruction du temple de Jérusalem, dispersé le peuple parmi les Nations. Ainsi, il avait le droit de retourner là d'où il avait été chassé. En réalité, aucun historien sérieux ne peut soutenir que Titus ait songé à vider la Palestine dont la population demeura juive. La diaspora n'est pas le fruit de la politique impériale mais le résultat du prosélytisme juif qui, au moins depuis la politique des Hasmonéens, au II^{ème} siècle avant Jésus-Christ, soumièrent les Iduméens, d'origine nabatéenne, ainsi que les Galiléens, d'ascendance phénicienne, à la Loi des Juifs. Si la Bible fut traduite en grec (La Septante) c'est que le judaïsme était devenu une religion polyglotte répandue dans tout le bassin méditerranéen. La politique de conversion, amorcée par les Hasmonéens, se poursuivit sans doute jusqu'à ce que Constantin épouse le christianisme en 313. A l'apogée de l'Empire romain, le mot « juif » ne désignait plus les habitants de la Judée, ancien Royaume de Juda : près de 8% de personnes, dans tout l'Empire, s'affirmaient juives.

Le mythe de l'exil.

En réalité, le mythe de la dispersion, en l'an 70, est une création chrétienne. On la trouve chez les apologètes ; ils pensaient que la chute du Temple était le châtement de Dieu qui chassait son peuple. Celui-ci, devenu infidèle ne méritait plus d'exister. Les juifs répartis dans le monde avaient fini par en être eux-mêmes convaincus et s'estimaient effectivement chassés de la terre judéenne.

L'histoire sioniste, dans un premier temps, soutint que, certes, les habitants de la Judée étaient demeurés sur place et que, par conséquent, le peuple juif pourrait aisément assimiler ses cousins de sang. La thèse s'effondra en 1936 devant la révolte arabe. On se replia alors sur l'affirmation que le peuple de Judée avait quitté la terre de Palestine lors de l'expansion de l'islam. Ainsi était entretenu le mythe de l'Exil sans lequel la revendication sioniste d'une terre ne tenait plus.

L'histoire juive : une tâche difficile.

La tâche fut rude pour les historiens. Il est difficile d'ignorer qu'un royaume juif, le royaume de Himyar, avait existé dans le sud de l'Arabie Saoudite. Dinur, l'historien très officiel, éluda le problème en ne débutant son livre (« Israël en Exil ») qu'au VII^{ème} siècle, c'est-à-dire après la disparition de ce pays. Un autre historien, Hirshberg, a mené une étude très érudite sur ce peuple sans se poser jamais la question de ses origines, sinon dans une incise (« ce furent les juifs venus d'Eretz Israël »). Les origines du peuple berbère, chacun le sait, sont phéniciennes. Comment se fait-il qu'une large communauté juive et berbère se soit développée en Afrique du Nord ? D'où vient cette juive étrange, Dihya-el Kahina, qui résista héroïquement à l'expansion arabe et dont les maghrébins, tout musulmans qu'ils soient, sont assez fiers ? On distingue des judaïsants (des berbères adoptant la loi et les coutumes juives) et les vrais juifs. Ces berbères qui résistèrent à l'envahisseur étaient des judaïsants « auxquels s'ajoutèrent des juifs issus de la descendance d'Israël ». Cette mention permet de rattacher aux ancêtres les juifs qui, aux beaux temps de l'Andalousie, se mêlèrent aux chrétiens et aux musulmans d'Espagne. Ils étaient les descendants de ces berbères, héritiers d'Abraham, qui se sont mêlés aux autres berbères islamisés lorsque fut franchi, en 711, le détroit de Gibraltar !

Au Nord du Caucase, sur les steppes voisines de la Volga, au IV^{ème} siècle, des tribus nomades sont au point de départ de l'étrange histoire du Royaume de Khasarie qui nous est connue par des documents arabes. Il s'achèvera au XIII^{ème} siècle, écrasé par les invasions mongoles, après avoir été soumis à un pouvoir juif au VIII^{ème} siècle. Cette

histoire fut travaillée par un historien israélien particulièrement sérieux, mais les représentants officiels de l'histoire sioniste s'efforcèrent de montrer que ce judaïsme était le fruit d'une immigration continue remontant à une époque bien antérieure à la conquête Khazare. Ces recherches s'arrêtèrent après la guerre de 1967. Le processus d'ethnisation grandissait après les événements qui marquèrent un tournant dans l'histoire d'Israël. Il ne fallait pas donner à penser que les ashkénazes étaient les descendants de tribus nomades non-juives !

La conquête khazare.

Après la guerre des Six jours, Israël dut faire face à des immigrations nouvelles; il lui fallut renforcer la conscience commune d'une origine juive. Les sionistes ne se contentèrent pas de manipuler les sciences historiques. On distinguait « l'histoire juive » de l'histoire universelle. On en vint à créer une science biologique nouvelle : « la génétique des juifs ». Dès la fin du XIXème siècle, des savants juifs (Nordau et Ruppin), s'appuyant sur le darwinisme, affirmaient l'existence d'une race juive. Paradoxe : ces hommes, farouches partisans d'un nationalisme laïque, s'appuyaient sur les interdits religieux, concernant les mariages mixtes, pour justifier leurs affirmations. Après 1967, l'idée d'un peuple juif prit la forme d'une science de la nature dont les découvertes font sourire. Au moment des accords d'Oslo, des scientifiques découvrent que Palestiniens et Israéliens juifs avaient un ancêtre commun dont l'existence remonte à 6000 ans avant l'ère chrétienne. Hélas, la première Intifada obligea à abandonner cette hypothèse. Mais, dans les années 1990, un expert en génétique juive prétendait que tous les porteurs du nom de Cohen descendaient d'un ancêtre commun ayant vécu il y a 3300 ans ! La grande presse s'empressa de faire part de cette découverte.

Que conclure de ces remarques sinon que les juifs d'Israël n'ont pas vraiment une culture commune et qu'ayant perdu leurs repères religieux, ils ne peuvent survivre comme nation qu'en se crispant artificiellement sur la recherche d'une origine ethnique fermée, anxieuse, ayant peur de ne pas trouver sa vraie identité.

Qui est Juif et qui est Israélien ? A sa naissance Israël avait à faire face, à l'intérieur de ses frontières, à 900 000 Palestiniens. Malgré les expulsions, ils eurent à intégrer 170 000 arabes et beaucoup des migrants avaient un conjoint non-juif. Israël n'a pu naître qu'à condition de respecter les exigences de l'ONU lui deman-

Qui est Juif et qui est Israélien ?

dant d'avoir un Etat démocratique. Mais comment respecter la nation sioniste dans un pays où beaucoup ne sont pas juifs ? A qui appartient la terre d'Israël ? Peut-on considérer normal que n'importe quel juif vivant quelque part dans le monde puisse se considérer possesseur de ce pays, en vertu de la « Loi du retour », alors que les arabes y vivant depuis des millénaires en sont exclus ?

Démocratie ou ethnocratie ?

Israël, par ailleurs, est enfermé dans une contradiction. Cet état reposant sur une idéologie sécularisée n'a pas pu demeurer laïque. Dès sa première heure, pour éviter les heurts avec les minorités religieuses, il a confié l'état civil au rabbinat. Un juif athée peut appartenir au peuple israélien. En revanche, un procès fameux l'a montré, une personne de mère juive dont la famille a été victime des persécutions nazies ne peut avoir la nationalité israélienne s'il se convertit au christianisme. Certains juifs ont milité pour que soit reconnue une nationalité israélienne qui serait accordée aux arabes comme aux autres. La proposition a été rejetée par la gauche israélienne.

Dans ces conditions, peut-on parler de démocratie ? La conclusion de l'auteur est pessimiste. Plutôt que de démocratie, il termine en parlant d'« ethnocratie juive ». Il formule le souhait qu'Israël sorte de sa crispation sur lui-même et sur un passé révolu pour se tourner vers l'avenir en cessant d'exclure l'autre au nom d'une science sans fondement.

Saad ABSSI
et l'équipe de rédaction

Benoît XVI, «Caritas in veritate», N°56.

« La religion chrétienne et les autres religions ne peuvent apporter leur contribution au développement que si Dieu a aussi sa place dans la sphère publique, et cela concerne les dimensions culturelle, sociale, économique et particulièrement politique...La négation du droit de professer publiquement sa religion et d'oeuvrer pour que les vérités de la foi inspirent aussi la vie publique a des conséquences négatives sur le développement véritable. L'exclusion de la religion du domaine public, comme, par ailleurs, le fondamentalisme religieux, empêchent la rencontre entre les personnes et leur collaboration en vue du progrès de l'humanité.»

Brève chronologie

Aux origines du conflit

Les accords secrets « Sykes-Picot » décident, en 1916, le partage du Proche-Orient entre la France et l'Angleterre, contrairement aux accords conclus deux ans plus tôt entre la Grande Bretagne et le Shérif de La Mecque, Hussein. Un an plus tard (1917), le Royaume Uni se déclare en faveur d'un « foyer national juif » en Palestine.

L'Angleterre s'impose en Irak et la France en Syrie, en 1920 ; en 1922 la SDN confiera à la Grande Bretagne le mandat sur la Palestine avec mission d'y appliquer la Déclaration Balfour. En cédant à la Turquie le Golfe d'Alexandrette, la France provoque un exode massif de chrétiens et de musulmans syriens.

L'installation d'Israël

Les Nations-Unies décident le partage de la Palestine (29 novembre 1947) et l'indépendance d'Israël est déclarée le 14 mai 1948. Ces événements s'accompagnent d'actions terroristes menées par des mouvements juifs (Stern, Irgoun, Haganah), provoquant un exode massif de Palestiniens (850000) et une occupation, par Israël, de territoires débordant les limites du partage.

En 1967, « Guerre des Six Jours » : Israël occupe militairement la Cisjordanie et la bande de Gaza. Il conquiert et annexe la partie arabe, à l'Est de Jérusalem. S'amorce alors un processus de colonisation au cours duquel toutes les résolutions de l'ONU demeurent lettres mortes.

La résistance palestinienne prend forme

C'est en 1964 que naît l'OLP qui ne sera reconnue internationalement qu'en 1974. La guerre du Liban (1978-1982) s'accompagnera du fameux massacre des réfugiés de Sabra et Chatila.

Un soulèvement spontané contre l'occupation israélienne est déclenché en février 1987, entraînant une répression qui a soulevé l'indignation internationale; c'est la première intifada (appelée « la guerre des pierres »), .

En 1988, l'OLP proclame à Alger la naissance de l'Etat indépendant de Palestine avec Jérusalem comme capitale. Elle prône la cohabitation de deux Etats : Palestine et Israël.

Les réactions internationales

En 1991, la Conférence de Madrid réunit les USA et l'URSS ; elle sera suivie, en septembre 1993, par les accords d'Oslo. Ceux-ci marquent la reconnaissance mutuelle entre l'OLP et Israël. Ils ouvrent un processus de négociation devant aboutir à l'autonomie palestinienne et au règlement du conflit. En réalité, en septembre 1995, les Palestiniens ne contrôleront que 3% de la Cisjordanie et l'arrivée au pouvoir de Netanyahou bloquera le processus. Le 4 novembre de la même année, Ytzhak Rabin, un des principaux responsables de ces accords, était assassiné à Tel-Aviv.

Convoqué par le Président Clinton, le « Sommet de Camp David » n'aboutit qu'à un triple refus de la part d'Israël ; il ne veut pas garantir la continuité territoriale du futur état ; il exclut la reconnaissance du droit au retour des réfugiés ; aucun droit sur Jérusalem n'est reconnu à la Palestine.

Les déboires de Yasser Arafat

La visite provocatrice d'Ariel Sharon sur l'esplanade des mosquées déclenche, en septembre 2000, la seconde intifada. Fait prisonnier dans son Q.G. de Ramallah, Arafat demande, en décembre 2001 un respect du cessez le feu.

Georges Bush, le 24 juin 2002, prône un Etat palestinien en même temps qu'il demande le remplacement de Yasser Arafat. Dans ce contexte, le poste de Premier ministre de l'Autorité Palestinienne est créé et confié à Mahmoud Abbas. Yasser Arafat décèdera le 11 novembre 2004. Mahmoud Abbas sera élu président le 9 janvier 2005.

Vers la guerre de Gaza

Après avoir fait approuver, en février 2005, la construction d'un mur dit « de sécurité », long de 700 kilomètres en Cisjordanie, Israël était désavoué par la Cour Internationale de justice. Soutenu par les Etats-Unis, Ariel Sharon commence alors l'évacuation de la bande de Gaza le 15 août 2005. L'unité palestinienne était bientôt rompue aux élections législatives du 25 janvier 2006 où le Hamas dépassait largement le Fatah.

En opposition complète avec Mahmoud Abbas, le Hamas met en place un gouvernement à Gaza. A la suite de l'assassinat par Israël du chef de sa police, il mène une attaque où il fait prisonnier un soldat israélien, Gilad Shalit.

Au 18ème jour d'une opération de représailles contre le Mouvement Hamas, un conflit oppose, du 12 juillet au 15 août 2006, l'armée israélienne au Hezbollah et à l'armée libanaise.

Mahmoud Abbas annonce la suspension des pourparlers pour protester contre une offensive israélienne dans la bande de Gaza, en représailles à des tirs de roquettes.

Le 27 décembre 2008, une offensive militaire était déclenchée, s'achevant le 18 janvier 2009, ayant provoqué la mort de 1315 Palestiniens et de 13 Israéliens. ■

Après Gaza, questions pour l'Occident

Fallait-il considérer les résistants du Hamas comme des terroristes ?

Devant la violence du conflit, ne devrions nous pas conclure que « le choc des civilisations » est inévitable et impossible la rencontre des cultures ? Autrement dit, l'Europe est-elle capable d'accueillir l'islam qui s'est implanté chez elle?

Après Gaza, les questions étaient nombreuses. « La maison islamochrétienne » a pensé qu'il ne fallait pas les esquiver. Elle organisait, le 4 avril 2009, une rencontre avec deux personnalités arabes : un prêtre melchite syrien et un philosophe algérien.

En publiant leurs interventions, nous répondons à la demande de nombreux participants à cette journée.

Prêtre arabe en pays musulman

Elias Zahlaoui

A ceux qui pensent que l'histoire de la Palestine manifeste la rencontre impossible entre les civilisations, l'expérience du Père Zahlaoui, prêtre à Damas, apporte un démenti. Musulmans et chrétiens, en Syrie, savent vivre ensemble fraternellement. Cet homme d'Eglise en appelle aux responsables ecclésiastiques. Il leur demande de reconnaître que prendre le parti des pauvres conduit à se mettre aux côtés du peuple palestinien.

Je suis heureux de me retrouver parmi vous. Je remercie mon ami, le Père Michel Jondot, de m'avoir invité. J'avais hésité à accepter ; finalement, je me suis jeté à l'eau. Je me considère, en Syrie, citoyen à part entière.

Bien que je sois prêtre, en dépit de tous les préjugés concernant les chrétiens. La constitution syrienne a voulu que tous les habitants de Syrie se considèrent comme de vrais citoyens. Notre ancien président avait voulu qu'on abolisse l'article stipulant que la présidence de la République soit assurée par un citoyen de religion musulmane. Il s'est incliné devant la

*Religion
et citoyenneté.*

protestation de beaucoup de Syriens. Les chrétiens sont à tous les postes d'Etat-major, y compris celui de Premier Ministre. Vous retrouvez les chrétiens dans tous les secteurs de la vie. Il faut le dire devant les préjugés chrétiens et musulmans qui existent partout.

Je dois à mes parents d'avoir été libéré de ces préjugés, depuis mon enfance. Quand j'étais tout gosse, avec un groupe de jeunes, nous jouions dans les champs. Mes amis étaient des musulmans ou des chrétiens du quartier où j'habitais. Mes parents visitaient régulièrement ces paysans musulmans chez qui on allait jouer. Mon oncle maternel avait comme voisin une famille musulmane ; la mère avait pris en protection la jeune épouse de mon oncle. Cette dernière est tombée malade ; la maman musulmane allaitait le bébé de cette femme chrétienne. Le fait de me retrouver, tout gosse, dans cette ambiance réellement familiale, m'a préparé à reconnaître en moi-même et chez les autres, un être humain avant tout sans enfermer quiconque dans une catégorie religieuse.

Découverte du problème palestinien.

Quand j'ai fait mes études au Liban, j'ai pressenti une différence notable dans les mentalités. A Jérusalem, dans mes cours de philosophie et de théologie, lorsque je me préparais au sacerdoce, entre 1952 et

1959, j'ai découvert le problème palestinien dans sa plénitude et toute son injustice. Depuis ce temps, Jérusalem m'habite réellement et, à travers Jérusalem, le problème palestinien en son entier se pose à moi. Cela m'a aidé à comprendre l'histoire du Proche-Orient, y compris les accords secrets conclus entre le ministre français et le ministre anglais.

En 1916, les accords Sykes-Picot, contrairement aux accords conclus entre le gouvernement britannique et le Shérif Hussein de La Mecque en 1914, dépeçaient tout le Proche-Orient en petits états. Cela préparait ce que l'on a découvert par la suite comme étant l'arrière-fond de l'Etat d'Israël au cœur de la Palestine. Ces accords préparaient aussi la Déclaration Balfour du 2 novembre 1917. Le gouvernement britannique reconnaissait généreusement (il est généreux pour ce qui appartient aux autres) le Droit aux juifs d'avoir un Foyer National en Palestine mais sans porter préjudice aux habitants arabes du pays. Vous savez ce qu'il en est des préjudices, en dépit de tous les médias occidentaux qui occultent la réalité. On parle beaucoup de la Shoah juive ; il faut la reconnaître. Mais il faut reconnaître une «shoah palestinienne» qui dure depuis 65 ans ; un peuple qui a été privé de sa terre, de sa patrie, de tous ses droits, avec l'appui inconditionnel du monde occidental. Tout cela je l'ai découvert et je continue

à le découvrir dans la souffrance mais aussi avec l'obstination de vouloir m'opposer à une injustice et sauver non seulement le peuple palestinien mais le peuple juif. Le peuple juif s'est enfoncé dans une injustice dont il ne peut sortir qu'en la faisant sans cesse grandir. Cela ne peut pas laisser les occidentaux indifférents.

Surtout, qu'on ne me dise pas : « Ce qui se passe au Proche-Orient est une salade russe ; on n'y comprend rien ! » Ainsi me parlait un prêtre de Fréjus voici un an. Qui le veut, peut le comprendre. On peut dire la vérité pour le salut des deux peuples et pour le salut de l'Occident. Pour que celui-ci cesse de soutenir une injustice mondiale flagrante, dans un appui à une mystification de la vérité et surtout à l'enrichissement des peuples forts.

Sortir d'une injustice mondiale.

Je m'en tiens à ce qui est la Palestine et le conflit israélo-arabe. Tout cela je l'ai découvert à l'époque de mes études à Jérusalem. En 1955-56, sur le conseil de mon Directeur spirituel, j'ai passé un an à Lyon, au Prado, dans une paroisse pradosienne, rouge, à Saint-Fons, j'ai découvert des prêtres français ; je les nomme : le Père Albert Carteron, le Père Jean Bourbon, le Père Henri Leman, le Père André Chadis, de Besançon. J'ai découvert des prêtres français qui étaient engagés à côté des Algériens en guerre, pour leur apporter compréhension, secours et surtout pour transmettre à l'autorité ecclésiastique, en l'occurrence le Cardinal Gerlier, la vérité du conflit ayant surgi en Algérie. J'ai conservé ces amitiés dans mon cœur. J'en ai gardé le souvenir pour m'engager davantage au service des plus pauvres, des plus démunis.

Les plus pauvres aujourd'hui sont les Palestiniens. En 1971, à la suite de l'occupation de Jérusalem par les Juifs, le problème a fini par réellement me tourmenter et je me suis permis d'écrire une pièce de théâtre, intitulée « La ville crucifiée ». Je

*Jérusalem,
«la ville crucifiée».*

me représentais moi-même à Jérusalem sous l'occupation israélienne et j'imaginai un peu ce qui a pu se passer à l'intérieur de cette société de Jérusalem que je connaissais très bien. Chrétiens et musulmans y vivaient côte à côte sans problème. Dans cette pièce, je mettais en scène une famille musulmane dont la maison avait été dynamitée par l'occupant israélien. J'ai imaginé que le prêtre, pendant la Semaine-Sainte, accueillait cette famille dans l'église elle-même, parce qu'il n'avait pas d'autre local pour les héberger. Le prêtre alors a eu des protestations de la part des bourgeois

de sa paroisse « Vous nous privez de la prière pendant la Semaine sainte ! ». Le prêtre a répondu : « le Christ est cette famille éprouvée ». Je pense que le peuple palestinien, maintenant, quel que soit son engagement politique (« Hamas », « Fatah ») ou sa couleur, est un peuple crucifié. Il cherche par tous les moyens à défendre le minimum de dignité et de droit qui lui reste.

Cette pièce m'a valu de représenter la troupe dans un festival de théâtre ; nous avons eu les quatre premiers prix à égalité avec un dramaturge d'une autre ville de Syrie, un musulman. La pièce a été imprimée par le ministère de la Culture. Cela m'a valu d'être admis dans « l'Union des Ecrivains arabes », seul prêtre au milieu de 4100 écrivains de Syrie et de l'ensemble du monde arabe. Je m'y sens à égalité avec tout le monde. J'y dis ce que je pense. J'y dis ma foi et ce que j'éprouve devant le drame de la Palestine.

En 1973, m'est tombé sous la main un livre de l'ancien Cardinal de Paris, François Marty, « Dieu est tenace ». J'ai lu ce livre et j'ai été rudement choqué. Le Cardinal Marty a trouvé moyen, en passant à Jérusalem, de parler des victimes du Biafra, des victimes du Bangladesh, des victimes

Face au Cardinal Marty

des autoroutes mais il n'a jamais vu nulle part le Palestinien privé de tout. Je lui ai écrit pour faire des remarques concernant son livre. Je lui reprochais de n'avoir pas vu le Palestinien crucifié alors qu'il avait vu les victimes des autoroutes partout dans le monde. Il m'a répondu par une petite lettre de quelques lignes, insignifiante ! Quelques mois après, j'arrive à Paris, je sollicite un rendez-vous et je vais le voir. Il m'a reçu pendant douze minutes exactement. Je lui ai reproché son silence concernant le conflit israélo arabe. Je l'ai invité à venir incognito en Syrie. Il a refusé.

Par la suite, j'ai continué ce dialogue. En 1974, l'évêque de Jérusalem, Monseigneur Hilarion Capucci, un Syrien d'Alep, a été emprisonné. Je ne m'étends pas sur les causes de son emprisonnement. A la même époque, j'ai lu une lettre du fameux Monseigneur Helder Camara. Il avait fait à Londres une conférence, sur les « sept péchés capitaux » (colonialisme, etc.). J'ai lu avec passion l'intervention de cet évêque et j'ai été sidéré de constater qu'il ne faisait nulle part mention du Palestinien ni du conflit israélo arabe. Il a passé complètement l'éponge sur le scandale de l'emprisonnement de Monseigneur Hilarion Capucci. De nouveau, je lui ai écrit. « Vous avez mené un vrai combat pour la justice au Brésil, vous avez été taxé, à plusieurs reprises d' « évêque rouge », vous avez réussi à embarquer l'Eglise du Brésil et de tout le Continent latin et de l'Eglise entière. Comment

n'avez-vous pas réussi à voir le fait qu'un de vos collègues dans l'épiscopat, l'évêque de Jérusalem, a été emprisonné ?

Face à Don Helder Camara.

Vous n'y faites nulle part allusion. Pourquoi ? Est-ce que la justice est divisible ? Est-ce qu'elle peut concerner les juifs, les musulmans de tel ou tel pays, les lois des Etats-Unis mais non les Palestiniens ? » Pas de réponse !

Je continue sur la lancée. En 1990, j'étais à Paris. C'était la veille de l'attaque contre l'Irak. J'ai tenu à voir Monseigneur Lustiger. Au départ, il m'a dit « vous avez vingt minutes ». En fait, il m'a gardé quarante-cinq minutes. Son secrétaire ne cessait de téléphoner pour lui dire : « Les gens attendent ! »

Je lui ai dit : « Monseigneur ! Vous êtes juif ! Vous ne cessez de le dire à la Télévision. Je respecte votre appartenance juive. Pourquoi ne cherchez-vous pas à demander à vos frères juifs de briser le cycle de violence qu'ils ont déclenché au Proche-Orient ? Il y va de leur salut à eux et du salut des Palestiniens. Pourquoi fermez-vous les yeux sur une injustice ? Elle finira par se retourner, tôt ou tard, contre vos frères juifs. Je lui ai rappelé que dans le monde arabe et musulman, les juifs n'avaient jamais souffert alors qu'en Occident l'antisémitisme a été pratiqué pendant des siècles et couronné par le nazisme. En Orient, musulmans et juifs vivaient côte à côte. Il y a eu des hauts et des bas, certes ! Les juifs n'ont jamais été réellement ennuyés dans le monde arabe et musulman. Pourquoi n'aidez-

Face au Cardinal Lustiger.

vous pas vos frères juifs à adopter une attitude plus humaine ? » En murmurant, comme s'il me faisait un aveu confidentiel, il m'a dit : « On ne m'a jamais parlé comme ça ! » Je lui ai dit : « C'est parce que je vous aime, vous, archevêque de Paris que, moi, prêtre catholique arabe, je vous dis cela ! Je vous supplie de faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard ». C'était le 24 novembre 1990. Le 15 janvier 1991, vous savez ce qui s'est passé.

Rentré à Damas, je lui ai écrit pour le remercier de son accueil et le supplier de faire quelque chose. Vous pensez : « Personne ne m'écouterà ! ». Ainsi me parlent tous les évêques de France. Ma réponse est la suivante : « *Si le Christ avait attendu que le monde soit à même d'accepter ce qu'il avait à leur dire, il n'y aurait pas d'Évangile !* » La lettre est restée sans réponse.

J'ai essayé d'écrire aussi au Saint-Père. Je lui faisais remarquer que lorsqu'il abordait le problème palestinien, je le sentais apeuré. Jean-Paul II n'a pas répondu. Quand en 2001, il est venu à Damas, je lui ai adressé un mot manuscrit où je glissais les deux lettres que je lui avais envoyées. La non-

ciature m'a alors fait parvenir un mot de sept lignes sans aucun rapport avec le contenu de mes précédentes lettres. Je comprends que le pape ne puisse répondre à tous ceux qui lui écrivent. Mais je reste blessé devant ce qui me semble une anomalie de la part de la hiérarchie supérieure dans l'Eglise catholique.

A la suite de la conférence de Ratisbonne, j'ai écrit à Benoît XVI. J'ai pris rendez-vous avec le nonce apostolique et j'ai remis une lettre de deux pages à l'adresse du Saint-Père. Le nonce s'est mis dans une colère terrible. J'ai répondu : « *Je viens en prêtre qui vous respecte. Si vous continuez à me parler sur ce ton, je reprends mes deux lettres, celle que je vous destinais et celle que je destinais au Saint-Père et je me retire.* » Il a continué à me traiter de tous les noms : je suis parti. Au bout de plusieurs mois, il m'a téléphoné m'invitant à une rencontre. Je suis allé à la nonciature. Il m'a dit : « *Je termine ma carrière diplomatique. Je vous demande de me broser un tableau sur l'ensemble de la situation politique du pays et de la région et sur la situation de l'Eglise à l'intérieur de ce conflit.* » J'ai fait ce travail, j'en ai donné

Face au nonce de Syrie.

un exemplaire à mon ami Boutros Hallaq. Je me suis permis de dire tout ce que j'avais sur le cœur. J'ai dit, en bref, que contrairement à ce que faisait Jean-Paul II, l'attitude actuelle de

Benoît XVI me semblait néfaste. Dans l'ensemble des églises d'Europe, comment les évêques peuvent-ils dormir ? Comment peuvent-ils fermer les yeux sur ce qui se passe dans le monde, en particulier en Palestine et dans tout le Proche-Orient ? Comment peuvent-ils accepter l'hégémonie qui veut accaparer toutes les ressources du monde ? On est dans un monde qui va complètement à la dérive au profit d'une poignée qui veut profiter de tout aux dépens du reste de l'humanité.

Comment se fait-il que toutes ces églises se taisent ? Seul un évêque, le Cardinal de Boston, a osé écrire à Monsieur Bush une lettre, juste après le déclenchement de la guerre contre l'Irak. Il disait, entre autres : « *Vous vous demandez pourquoi le monde entier nous déteste ; c'est que toutes nos œuvres sont détestables. Reconnaissez humblement l'erreur que vous commettez avec votre gouvernement, pour que le monde découvre qu'aux Etats-Unis il y a encore une bribe d'humanité et qu'il ait du respect pour nous* ».

Tout cela, je l'ai dit au nonce. J'ai passé aussi en revue l'église d'Allemagne. Je reviens des Etats-Unis ; ils sont aveugles. Comment peuvent-ils lire l'Evangile en regardant ce qui se passe au niveau du monde et ce que font les Etats-Unis dans le monde ?

Je m'attendais, ayant dit cela, à ce que le nonce ait une réaction de colère. J'ai été étonné de voir qu'il commençait sa lettre en disant : « *Très cher Père Elias Zahlaoui* ». Il continuait : « *Je vous remercie de tout cœur pour tout ce que vous me dites. Vous m'avez ouvert les yeux. Je remettrai ce dossier à qui de droit à Rome.* »

Tout ceci concerne mon engagement de citoyen, prêtre syrien. J'ai tenu aussi à être présent à mon pays. J'ai voulu, en 1962, être au service de la jeunesse. On a une jeunesse d'or en dépit de toutes les conditions de vie qui sont les siennes depuis des dizaines d'années! Il suffit de leur donner un peu d'amour et de confiance et ce qu'ils font est alors bouleversant : leur générosité, leur disponibilité, leur dévouement.

Au service de la jeunesse.

En 1971, j'ai fondé une troupe théâtrale avec des chrétiens et des musulmans. A travers le théâtre, on faisait passer des messages sur les conflits qui s'imposent à la région : le conflit israélo-arabe, le conflit des riches et des pauvres, l'hémorragie de la jeunesse quittant la Syrie, le Liban et tout le Proche-Orient, à cause d'un conditionnement politique qui épuise toutes les ressources. Finalement, j'ai fait des pièces de théâtre sur la dictature à partir d'une page de l'histoire romaine du temps de l'Empereur Commode. Toutes mes autres pièces ont été jouées et imprimées mais pas celle-ci ! Mais j'ai dit ce que j'avais à dire, à savoir que toutes les dictatures finissent par pourrir la société et par pourrir les gens au pouvoir. J'en appelais à un changement.

En 1977 j'ai fondé une chorale avec 55 enfants, de 4 à 6 ans habitant autour de l'église où je réside. A Noël 77, ces petits chantaient. L'idée m'en était venue lorsqu'à Damas, en 1962, j'avais entendu « Les petits chanteurs à la croix de bois ».

Avec des chrétiens et des musulmans.

Lentement la troupe s'est structurée. Aujourd'hui, nous comptons 500 personnes : des gosses, des jeunes gens, des jeunes filles, des hommes mariés. Et ceux qui avaient commencé gosses sont maintenant mariés et leurs enfants sont dans la chorale. Ils ont la chorale en mains.

En 2001, on avait inauguré avec la chorale de la Grande Mosquée des Omeyyades, la première soirée (septembre 2001 !) de chants communs. Deux voix, musulmane et chrétienne, sortent sur le parvis de la plus grande église de Damas. Les gens n'en revenaient pas ! Il y avait une multitude de personnalités, de cheikhs, de prêtres et d'évêques : 32000 personnes.

Ceci était pour moi dans la logique de notre vie en Syrie : chrétiens et musulmans, nous vivons côte à côte. Nous gagnons. Pourquoi Dieu nous séparerait les uns des autres ? On comprend Dieu chacun à sa façon, mais on se respecte. Nous pouvons chanter ensemble ce Dieu qui nous a créés, qui nous aime et qui nous jugera tous sans exception.

Ce fut le départ de toute une série de soirées de chants communs. Je signale que lors de cette première soirée était venu Monsieur Javier Solana et la troïka européenne avec notre ancien ministre des Affaires étrangères. Ils sont restés ébahis. Le reporter de la télévision belge a dit aux cameramen : « *Monsieur Berlusconi, au lieu d'insulter le monde arabe et la civilisation musulmane, aurait dû venir ici pour combler son ignorance* ». La connaissance réciproque entre les personnes et les peuples est une nécessité.

Voyage aux États-Unis.

En 2007, je reçois un coup de fil de l'ambassade américaine de Damas. J'étais étonné : je ne cesse d'écrire contre la politique américaine. On m'annonçait que le directeur du Centre John Kennedy à Washington voulait venir me voir. Il est venu avec l'attaché culturel de l'ambassade des États-Unis à Damas. Il m'a proposé, pour cette année, février et mars 2009, la participation des gosses de la chorale au festival du monde arabe qui devait se tenir à Washington. J'ai demandé : « *Répondez-moi franchement ! Dans quelle ligne politique travaillez-vous ? Si c'est dans la ligne de Monsieur Bush, je refuse* ». Il sourit et il me dit : « *Au contraire ! Nous voulons que les peuples se connaissent. Pour cela, l'art est la façon la meilleure. Cela n'a rien à voir avec la politique mais l'art est une manifestation humaine, la musique, le chant.* »

Un grand besoin d'amour.

J'ai cherché tout simplement à être moi-même, à être prêtre, à être citoyen. A vivre ce que ma conscience de prêtre me dictait. Je ne trouve qu'amour partout. Les hommes ont besoin d'amour aujourd'hui. Les musulmans plus que jamais parce qu'aujourd'hui ils se sentent écrasés par une puissance aveugle. Oui, en Arabie Saoudite et dans le Golfe, des musulmans ont des richesses colossales. Ils sont plus que complices de ces puissances occidentales. Mais en fin de compte, c'est l'Occident, à commencer par les États-Unis, qui mène le chariot du monde. Si vous croyez que ce chariot va vers la réussite de l'humanité, je vous dis « vous vous trompez ! » Il est grand temps d'aimer les autres, tous les autres en tant qu'êtres humains.

Elias Zahlaoui

« Une hégémonie mondiale »

Mustapha Cherif

Mustapha Chérif, bien connu à « la maison islamochrétienne », pense que le problème palestinien est le symptôme d'une « volonté d'hégémonie mondiale, basée sur trois éléments : la loi du plus fort, le libéralisme sauvage, le recul des valeurs abrahamiques. »

Je suis ému touché, heureux d'être parmi vous aujourd'hui, surtout après avoir entendu ce témoignage poignant du Père Elias. Il conforte la confiance infinie que j'ai en l'autre, notamment l'autre chrétien. Tout ce que nous pouvons faire, humblement et modestement, pour qu'il y ait paix plutôt que guerre.

Paix plutôt que guerre.

Nous sommes dans l'église de l'Évangéliste saint Marc. Il nous disait : « *A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme, sa dignité, sa vie ?* » Chacun de nous est attaché à ce que la vie ait un sens. Il ne s'agit pas de gagner le monde entier dans sa puissance, dans la richesse, mais d'honorer la vie et Celui qui l'a donnée.

Nous avons l'impression d'être seuls mais il faut continuer à parler. Saint Marc encore nous disait : « *Cette voix qui surgit dans le désert* ». Dans ce désert peuvent jaillir d'autres voix qui nous confortent et qui nous aident

à reconnaître en l'autre des signes de vérité, de dignité, d'égalité. Je cite encore Saint Marc : « *Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas* ». Aujourd'hui, c'est le Palestinien. C'est le musulman mais c'est aussi le chrétien, chez moi en Algérie, peut-être.

S'inscrire dans la réciprocité.

Il faut toujours s'inscrire dans la mutualité, la réciprocité.

Je cite maintenant un juif, Einstein ; un homme de la raison et de la science, donc un homme de l'Occident, cet Occident auquel j'appartiens aussi. En écrivant, le 21 novembre 1929, une lettre à son ami Weizman, il disait : « *Si nous nous révélons incapables de parvenir à une cohabitation et à des accords honnêtes avec les arabes, alors nous n'aurons strictement rien appris pendant 2000 ans de souffrance et nous mériterons tout ce qui nous arrivera* ».

Aujourd'hui on se demande pourquoi cette guerre, cette colonisation, cette violence ! Les prétextes ne manquent pas : l'archaïsme des régimes arabes, certaines pratiques d'idéologies sectaires, des fermetures et un certain nombre d'actions qui peuvent aussi désespérer l'autre.

Mais pourquoi tant de violence et de haine et de guerre, pourquoi, par exemple, attaquer le Liban ? Pourquoi cette guerre et cette haine avec Gaza ? Pourquoi humilier même ceux qui ne s'inscrivent pas dans la violence et qu'on appelle « les modérés ». Il n'y a pas d'apparente contradiction ! Parce qu'on pourrait se dire, à en croire une certaine propagande, qu'il y a une contradiction. Israël se dit encerclé, déclare vouloir la paix mais les faits font apparaître une contradiction extraordinaire.

Israël parle au nom de tous les juifs alors que tant d'amis juifs ne veulent pas qu'on parle en leur nom pas plus que je ne veux qu'on parle en mon nom, à propos de certains régimes et de certains groupes. Il y a tant d'amalgames et de confusion ! Ainsi, depuis 1947, la partition de la Palestine, jusqu'en 1967, « la Guerre des Six jours » qui a fait la Jérusalem occupée et qui a fait que les territoires censés rester palestiniens sont encore occupés à ce jour. Plus de soixante ans d'occupation !

Il y a eu 1956, Suez en pleine guerre d'Algérie; il y a eu octobre 1976. La chute du Mur de Berlin, 1989, a marqué une sorte de césure. Elle a dopé cette violence, cette volonté de dominer le monde à tout prix dans un système mondial qui aurait besoin d'un ennemi. Depuis la chute de Berlin,

il fallait un nouvel ennemi. Il était tout désigné, presque dormant dans les préjugés depuis des siècles. On s'invente un nouvel ennemi : le mauvais musulman.

*Résister
à la volonté d'hégémonie.*

L'année 2001 a conforté cette invention d'un nouvel ennemi. En 2003, occupation de l'Irak. Après cela, on se demande pourquoi il y a de la résistance. Comment peut-on résister à cette volonté d'hégémonie mondiale ? Elle est basée sur trois éléments : la loi du plus fort, le libéralisme sauvage, le recul des valeurs abrahamiques.

Les choses sont plus graves que le destin d'un simple peuple qu'on crucifie. Il s'agit de notre humanité à tous, de l'avenir de l'humanité tout entière qui se joue en Palestine.

Tchéchénie, Darfour : pourquoi tant de drames demande-t-on parfois ? Et pourquoi se centrer sur ce qui se passe en Palestine ? Parce que symboliquement se joue l'avenir du monde sur ce si petit territoire. Il s'agit d'une logique de déshumanisation : c'est la perte et le recul des valeurs et des valeurs pas seulement humanistes mais également abrahamiques. Ce qui se joue, ce sont les valeurs monothéistes, les valeurs abrahamiques, les valeurs religieuses, les valeurs bibliques, les valeurs coraniques telles que les Prophètes nous les ont enseignées. Parce qu'il s'agit bien de quelque chose d'autre qu'on appelle sionisme ; une idéologie qui contredit, à mes yeux, le judaïsme. Il s'agit bien d'un nouvel ordre mondial qui s'appuie sur la loi du plus fort, le recul du droit, la loi de la jungle. Il s'agit bien aussi d'un système qui s'appuie sur cette logique du « marché monde », du libéralisme sauvage. Résister et défendre la dignité du Palestinien, c'est résister à la déshumanisation, à la déspiritualisation. C'est résister à la loi du plus fort. C'est résister au libéralisme sauvage.

Il ne s'agit pas simplement des arabes et des musulmans. C'est l'avenir de tous les peuples qui se joue en Palestine. Ce n'est pas simplement parce

*Palestine :
l'avenir de tous les peuples*

qu'ils sont mes frères dans la foi ou mes frères en géographie. Si mon propre frère a fauté, je le punirai, disait l'Emir Abd El Kader.

Malgré ces dates de rupture, de traumatisme, il y a aussi des dates d'espoir. Pendant la guerre d'Algérie, nous avons vu Monseigneur Duval, Louis Massignon et tant de prêtres dont certains sont encore ici. Ils ont défendu la cause juste. Et si leurs propres frères fautaient, ils s'opposaient.

Je suis heureux quand je vois ou quand j'entends ou que je lis un de mes frères juifs qui s'oppose à l'injustice.

Je m'oppose aussi, bien entendu, aux injustices des régimes arabes archaïques ou à l'absence d'état de droit ou de démocratie. Ou chaque fois qu'un de mes frères chrétiens se sent atteint dans sa dignité ou dans sa liberté de conscience. Notre solidarité ne doit jamais être sélective. Autrement notre crédibilité serait atteinte. Si nous voulons être fidèles à la parole de vie, à la source de vie, à la parole de vie qui anime notre foi, nous devons tout faire pour que notre solidarité ne soit jamais sélective.

Signes d'espérance. L'Emir Abd El Kader n'a jamais confondu l'armée coloniale et le peuple français. Il a sauvé de la mort des milliers de chrétiens à Damas. Monseigneur Duval a protégé et défendu les Algériens. Ceci n'est pas seulement le fait des croyants : Germaine Tillon, par exemple. Combien de fois des êtres justes et dignes ont défendu l'autre, par-delà la différence. Ce qui se passe aujourd'hui n'est pas seulement une guerre comme une autre, une violence comme une autre. Il s'agit de l'avenir du monde.

Il y a eu le Concile Vatican II : une autre date des années 60. Il y a eu ensuite ces rencontres d'Assise avec Jean-Paul II. Il y a toute l'action des prêtres dans les banlieues, dans les cités, ces Français européens qui s'opposent à l'injustice et à la misère de celui qui est là, perdu et soumis aux discriminations. Il y a ce partage de vie extraordinaire depuis des siècles, malgré des hauts et des bas, comme disait le Père Elias. Il a fallu que l'étranger arrogant et colonisateur arrive à Bagdad ou ailleurs pour faire naître le désespoir chez les chrétiens d'Irak ou d'ailleurs. Mais tout cela est nouveau. On a la mémoire courte. Je le disais au Saint Père, lorsque je l'ai vu le 11 novembre 2006, après son discours de Ratisbonne : « *Saint-Père, ne confondez pas l'état des quinze dernières années avec quinze siècles d'histoire. Nous souffrons de l'amalgame. Pourquoi dit-on que le terrorisme est dans le Coran et ne dit-on pas que l'Inquisition est dans l'Évangile ? On ne dit pas que le Goulag est dans d'autres valeurs et d'autres pensées occidentales. On ne dit pas que le sionisme est dans la Torah* ».

Avec ce penseur juif, Jacques Derrida, le pape de la philosophie, je disais : « *L'islamisme n'est pas l'islam ; il ne faut jamais l'oublier* ».

Pourquoi veut-on faire porter la responsabilité au Coran de ce qui relève du politique ? Je ne fais pas porter la responsabilité à l'Évangile de la colonisation française ou des actes de l'administration américaine.

Je parle ici à des gens convaincus, pour la plupart, mais il faut continuer à parler dans le désert et à s'imaginer que chacun de vous est un lion, symbole de St Marc encore une fois. Nous devons rugir contre tous ceux qui veulent nous isoler, nous séparer, nous diviser. J'ai dit au Saint-Père,

*Refuser
d'être séparés.*

« Ne tombez pas dans le piège de vouloir avoir peur de l'épouvantail, ce nouvel ennemi, pour justement faire diversion aux vrais problèmes politiques. On vous dit que les musulmans sont extrémistes, islamistes. S'ils sont intolérants, c'est plutôt dans leur culture, dites-vous. Ceci est un racisme inadmissible. Nous savons qu'il y a des lectures contradictoires, plurielles. Mais il s'agit de savoir, à travers l'histoire, ce qui a dominé. Même Bernard Lewis et un certain nombre d'historiens juifs occidentaux ou athées reconnaissent qu'il n'y a pas eu de répression systématique de la part des musulmans contre l'autre, au travers de l'histoire. »

Les problèmes, aujourd'hui, sont des problèmes politiques. On pousse les gens au désespoir. Ce que disait un Cardinal, au Vatican, en pleine guerre de Gaza : « Gaza est un camp de concentration ». Cela fait chaud au cœur d'entendre une vérité ainsi. Mais lorsque je vois le communiqué des évêques de France : « terrorisme » du côté de Gaza, « légitime défense » du côté d'Israël ! Comment réagir ?

Rire, pleurer ? Que fallait-il dire ? Réagissons doucement, sans colère. La colère est mauvaise conseillère. Mais la peur, aussi, est mauvaise conseillère. Pourquoi fait-on peur aux gens ?

*Le communiqué
des évêques de France !*

Dans le meilleur des cas on oppose dos à dos le colonisé et le colonisateur, le bourreau et la victime. On pousse les gens à se conduire comme des bêtes sauvages et on dit : « pourquoi se comportent-ils ainsi ? » On dit : « qu'ils arrêtent les rockets ! » alors que c'est le refus de l'oppression sauvage. Peu importe que le Hamas soit lié à une idéologie, religieuse ou non. Ce sont des résistants. C'est vrai que parfois ils n'ont pas toute la maturité politique ; mais c'est un fait qu'il résiste ; on ne lui donne pas d'autre choix. C'est vrai que les régimes arabes ont peur que cette résistance aboutisse. Elle posera problème à la démocratie.

Les arabes, c'est vrai, doivent comprendre qu'il y a dans l'histoire du peuple juif des souffrances qui créent des points d'aveuglement. C'est vrai que nous, en nous présentant en position de victimisation, on peut avoir aussi des points d'aveuglement. C'est dans la rencontre avec l'autre, dans le dialogue, que nous pourrions dépasser nos points d'aveuglement respectifs. Mais il s'agit d'un problème politique. Il s'agit d'un problème de justice.

Nos points d'aveuglement.

Je disais au Saint-Père, « *Il n'y a pas de paix sans justice* » : l'OTAN se réunit aujourd'hui, demain à Strasbourg pour dire le nouveau danger. Ce sont encore les musulmans qu'on désigne comme le nouvel ennemi. Ils oublient (comme Jacques Derrida le disait lui-même, ainsi que Paul Ricoeur ou d'autres, théologiens protestants, catholiques, orthodoxes) que jamais le monde n'a été autant inégalitaire. La situation est pire que lors des fléaux de l'Egypte ancienne. La sortie d'Egypte n'est pas encore finie. Notre travail consiste à les empêcher de nous isoler ou de nous diviser. Le chemin qui mène à la démocratie, au sud de la Méditerranée par exemple, est encore long, nous le savons. Mais il y a des possibilités de paroles, des brèches dans lesquelles s'engouffrer. Je crois encore qu'il est possible – rien ne l'empêche, tout l'exige dans notre culture – qu'il y ait un état de droit. Le problème, c'est l'état de droit. Il faut un état de droit qui permette que la pluralité puisse se conjuguer avec l'unité du peuple. Je crois que le chemin est possible.

Donc, après Gaza, on a l'impression que nous sommes en recul. C'était un test. Trente mille jeunes de France en train de manifester dans les rues! Ils espèrent, ils attendent. Où est le blanc aux yeux bleus, chrétien, athée, laïc ? Peu importe ! Ils s'insurgent contre les injustices. Ils existent mais on ne les entend pas dans les médias. Nous sommes aujourd'hui dans une situation où l'on nuit à ce que l'on croit défendre. L'Occident nuit à ses propres valeurs. Il contredit et bafoue ses propres principes : Droits de l'homme, justice, liberté égalité, fraternité. Mais il ne faut pas désespérer: les signes prometteurs sont nombreux (marches, manifestations contre la guerre d'Irak, manifestations contre les tueries de Gaza). Au sein de la société civile on décèle des forces vives. Les communiqués, les nuances qui, au sein de la classe politique, cassent le monolithique.

Les sociétés musulmanes ne sont pas monolithiques

Quand nos sociétés donnent des signes d'islamisme, ne vous y trompez pas : nos sociétés ne sont pas monolithiques.

Nous venons de vivre un débat extraordinaire en Algérie, lorsqu'il y a eu toutes ces questions d'évangélisation agressive : de nombreux journaux se sont exprimés pour la liberté de conscience. Lorsque nous étions au Forum islamo catholique mondial avec le Saint-Père en novembre dernier, sans hésitation nous avons dit « oui » à la liberté de conscience. Je la défends au nom de l'islam. Beaucoup croyaient qu'on allait hésiter et couper les cheveux en quatre. Je n'ai pas le droit d'interférer sur la conscience

de quelqu'un qui cherche à se convertir. Je le dis à haute voix et je le dis en tant que croyant. Non que je sois plus modéré qu'un autre mais c'est comme cela que réagit la tradition musulmane authentique.

Le premier document, le premier texte de constitution politique qu'a fait le Prophète, « la première Constitution de Médine », ne contient pas le mot « religion » ni le mot « foi ». Il s'agissait des droits et des devoirs de chacun pour qu'on puisse vivre ensemble dans la cité.

Nous sommes dans une situation où la perte des valeurs abrahamiques ne se réduit pas au désenchantement du monde, à la sortie de la religion hors de la vie, comme dit Gaucher. Il s'agit d'un risque de déshumanisation. On nous dit « Vous n'accepterez pas la modernité, vous musulmans, tant que vous n'adoptez pas nos principes ! Mais quels sont vos principes ! Séparation outrancière entre le temporel et le spirituel ! Vous confondez, vous êtes totalitaires : vous confondez le profane et le sacré.»

*La perte des valeurs
abrahamiques.*

Vous ne comprenez pas qu'on n'a pas la même histoire que l'Occident : l'islam est séculier dès le début mais il cherche l'harmonie entre les deux dimensions, entre le cœur et la raison, entre le temporel et le spirituel. Il faut relire l'histoire et voir comment nous avons vécu. On nous dit aussi : « *C'est l'individu, l'autonomie de l'individu. Vous êtes communautaristes* ». Je réponds : « *Que faites-vous du 'vivre ensemble'. Et le bien commun ! Le partage ! L'autonomie de l'individu en soi, tout seul ! On sait bien, disent les philosophes, que les libertés ne sont pas la liberté* ». On me dit aussi (troisième donnée de la modernité ; après la séparation outrancière et la place de l'individu) : « *La raison est la seule référence valable pour gérer la vie.* » Et l'au-delà de la raison et de l'au-delà du monde ? Et ce qui fait sens : l'amour, la miséricorde, l'invisible ? Et d'autres rapports au sens de la vie et de la mort autrement que par la raison ? Reste que , pour nous, celle-ci est centrale. Combien de fois le mot « raison » n'est-il pas répété dans le Coran ?

Ce qui fait sens.

Pourquoi veut-on m'imposer cette vision du monde qui aujourd'hui s'avère une impasse ? Et pas seulement à cause de la crise économique. Ce nouvel ordre est injuste. Vous nous parlez de démocratie ? C'est vrai, les promesses de l'indépendance ne se sont pas toutes réalisées. On a libéré les territoires ; on n'a pas encore libéré les individus.

Mustapha Cherif

Benoît XVI en Terre-Sainte

Dans l'avion qui le ramenait à Rome, Benoît XVI soulignait, devant les journalistes, les trois points importants de son pèlerinage.

Il notait d'abord la dimension interreligieuse de son déplacement : « J'ai trouvé partout, dans tous les milieux, musulmans, chrétiens et juifs, une ferme disponibilité... à la rencontre, à la collaboration entre les religions. »

Il n'a pas manqué de faire allusion à la dimension œcuménique de son voyage avant de faire un diagnostic sur la situation conflictuelle dont il avait été témoin. Si les difficultés sont livisibles, il n'en reste pas moins vrai, selon lui, qu'un désir commun de paix et de fraternité doit être encouragé.

Maurice Buttin, dans sa chronique (page 93), analyse plus loin l'impact de cette visite sur le processus de paix.

En rappelant ce que fut le trajet du Pape, nous proposons ici une réflexion sur la dimension interreligieuse de l'événement.

Un itinéraire symbolique

Luc-André Leproux

*De la mosquée d'Amman
au Saint-Sépulcre :
«un itinéraire symbolique »*

En commençant par la Jordanie, le Pape se trouvait déjà dans le ressort du Patriarche latin de Jérusalem, Monseigneur Fouad Twal, successeur du Palestinien Michel Sabbah, et lui-même de nationalité jordanienne, issu d'une tribu bédouine. La visite à la mosquée d'Amman, comme jadis Jean-Paul II à celle de Damas, était un geste d'autant plus aisé que le propre oncle du roi, le Prince El Hassan bin Talal est personnellement très intéressé par le dialogue islamo-chrétien et a largement contribué à l'initiative des 138 intellectuels musulmans qui devait déboucher sur la rencontre de Rome à la fin de 2008.

*A la mosquée
d'Amman.*

Le Pape est ensuite allé se recueillir au Mont-Nébo d'où Moïse vit la Terre Promise, puis sur la rive du Jourdain où Jean-Baptiste ouvrit la voie à Jésus.

Poursuivant son chemin en Terre Sainte, le Pape a été reçu dans le Dôme du Rocher, sur l'Esplanade du Temple, avant d'aller, en contrebas et, si l'on peut dire, en contrepoint, s'approcher du Mur Occidental ou Mur des Lamentations, y déposant, après le billet de repentance de Jean-Paul II, un billet d'espérance.

Au Yad Vashem, où les autorités eurent la délicatesse de lui éviter le musée mettant en cause Pie XII, le Pape ne fit pas référence à sa nationalité d'origine allemande, étant venu au nom de l'Eglise catholique tout entière. Il condamna avec une véhémence particulièrement forte l'antisémitisme.

On a pu mettre en parallèle, après l'affaire Williamson, le voyage à Jérusalem avec le voyage à Istanbul, après l'incident de Ratisbonne. A ceci près que, dans ce dernier cas, il s'agissait d'une citation mal venue dans le discours pontifical, alors que, dans l'autre cas, il y avait bel et bien un agressé, le Pape, et un agresseur, l'évêque mal repenti, et cela les juifs l'avaient déjà fort bien compris, contrairement aux médias malintentionnés.

Un autre mur ! Sur le chemin de Bethléem, le Pape manifesta son émotion attristée à la vue d'un autre Mur, de protection pour les uns (du ghetto au bunker, un symbole), d'apartheid pour les autres. Et il alla au camp de réfugiés voisin exprimer sa compassion, lui qui en Jordanie avait mis autour de son cou le foulard traditionnel devenu l'expression du nationalisme palestinien.

A Nazareth l'affluence fut grande et l'ambiance détendue. De là à conclure que les chrétiens sont plus heureux en Israël qu'en Palestine, c'est parler un peu vite : citoyens de seconde zone d'un côté de la ligne, martyrs de l'occupation de l'autre côté, la précision s'imposait.

Certes le geste inattendu de la main dans la main avec un juif et un druze rappelait l'engagement du Pape dans le dialogue interreligieux. Nul doute que son ouverture vis-à-vis de l'islam contribuera à protéger les chrétiens d'Orient, témoins des origines du christianisme.

Dans les pas de Jean-Paul II S'inscrivant, là encore, dans les pas de Jean-Paul II qui avait exigé d'y retourner pour souligner que le pèlerinage spirituel primait l'interprétation sinon la récupération politique, Benoît XVI a tenu à clore son voyage au Saint Sépulcre, ancrage de la foi dans la Résurrection du Christ.

Et l'on ne peut mieux conclure ces moments historiques que par une citation du Pape lui-même dans son livre sur l'Unique Alliance (1997 p.87) : « *Le premier schisme dans le monde monothéiste, le schisme entre judaïsme et christianisme, schisme dont la résorption est fondamentale, et cela également pour le rapport de l'un et de l'autre avec l'islam* »

Luc-André Leproux

Les pierres crient

Christine Fontaine

Les pierres que Benoît XVI a eues sous les yeux sont la trace d'un affrontement interreligieux qui remonte loin dans le passé et se prolonge aujourd'hui. Un philosophe juif peut nous aider à comprendre la portée des propos du pape devant la souffrance dont il fut témoin.

La venue du Pape en Terre Sainte et en particulier à Jérusalem, avait un objectif inter-religieux. De ce point de vue, l'originalité des lieux où s'est produit le dialogue mérite d'être soulignée.

*Sur l'Esplanade
des Mosquées.*

En effet, le Pape se rendait, le mardi 12 mai en un lieu profondément symbolique pour les fidèles des trois religions monothéistes qui s'efforcent au dialogue. Il venait à « l'Esplanade des mosquées » où se trouvent les lieux saints de l'islam, en particulier la Mosquée El Aqsa et le Dôme du Rocher. Il devait y rencontrer le grand mufti de Jérusalem avant de descendre, à quelques pas de là, jusqu'au Mur occidental du Temple, qu'on appelle « des lamentations ». Certes, ces visites étaient occasion de dialogue mais le pèlerin venu de Rome ne pouvait manquer, en voyant ce décor, de se rappeler les paroles de Jésus. Lorsqu'au terme de sa prédication, entrant à Jérusalem pour le court séjour qui devait s'achever sur la Croix et mener au tombeau de la Résurrection, il disait aux foules qui l'entouraient que « *les pierres se mettraient à crier* » (Luc 19/40).

Le Temple détruit.

Les pierres crient, en effet. Elles racontent une histoire interreligieuse qui s'étale sur près de deux millénaires.

En 70, les légions de Titus, détruisent le temple dont « le mur des lamentations » reste la trace; s'effondre alors le judaïsme dont la première Communauté chrétienne tentait de se distinguer. Le Calife Omar pénètre dans la ville dont le Patriarche lui remet les clefs en 637. Une coexistence relativement pacifique s'instaure entre les religions monothéistes, dans la mesure où juifs et chrétiens acceptent de se soumettre à l'islam.

La date du 15 juillet 1099 marque un événement que la mémoire chrétienne serait tentée d'oublier. Les croisés entrent dans la ville d'une manière plus arrogante encore que les armées romaines autrefois. Les musulmans sont massacrés sauvagement : « *Tous les défenseurs de la ville s'enfuirent des murs à travers la cité et les nôtres les suivirent et les pourchassèrent en les tuant et les sabrant jusqu'au temple de Salomon, où il y eut un tel carnage que les nôtres marchaient dans leur sang jusqu'aux chevilles* ».

Le temps des croisades.

Des juifs vivaient à Jérusalem (un nouveau judaïsme était né après la destruction du Temple) : ils furent massacrés, eux aussi, et leurs synagogues furent brûlées. Le chevalier normand anonyme qui décrit ces différentes scènes d'horreur ne manque pas de souligner que cette rencontre du judaïsme, de l'islam et des chrétiens était une aventure religieuse. Il conclut, en effet, la description de cet extraordinaire déchaînement de sauvagerie en ces termes : « *Tout heureux et pleurant de joie, les nôtres allèrent adorer le Sépulcre de notre Sauveur Jésus et s'acquittèrent de leur dette envers Lui.* »

On connaît la générosité de Saladin. Grâce à lui, grâce au djihad entrepris depuis des années, la ville redevient musulmane le 2 octobre 1187. Certes, les Francs sont rançonnés mais ils ont la vie sauve et si la chrétienté eut à souffrir ce fut de ses divisions.

En revanche le souci du sultan révèle le respect de l'islam pour ces pierres que les yeux de Benoît XVI ont contemplées.

Sur « L'Esplanade du Temple », tout pèlerin s'arrête devant la mosquée El Aqsa et devant le Dôme du Rocher. Ces deux monuments témoignent de la foi de l'islam avec une intensité au moins aussi forte, sans doute, que le Mur des Lamentations pour la foi juive. Le Dôme du Rocher comme la mosquée marquent la jonction entre ce bas-monde et l'univers de Dieu qui, par

Mohammed, a parlé aux hommes. Ce serait à cette mosquée que le Prophète de l'islam aurait été transporté sur un cheval ailé avant d'être emporté dans les hauteurs jusqu'aux limites du possible, jusqu'au seuil infranchissable – « le jujubier de la limite » – pour y recevoir la révélation. Ce serait du rocher qui jouxte ce lieu que Mohammed se serait élevé ; la pierre garde encore, dit-on, la marque de son pied. Quand arrivera la fin des temps, les derniers musulmans viendront se replier là, après que la Kaaba aura été emportée au ciel.

Ces lieux sacrés, jusqu'à l'arrivée des Francs, y étaient un lieu d'études, de retraite et de prière. Les croisés pillèrent et massacrèrent. Ils construisirent au fil des années des bâtiments qui effacèrent toute marque d'islamité. Le roi franc avait bâti sa résidence à côté d'Al-Aqsa qui fut transformée en église. L'entrée de Saladin entraîna la purification des lieux et l'esplanade tout entière redevint un espace de prière pour l'islam.

La figure de Saladin.

Certes, la tolérance de Saladin mit un frein à la violence contre les chrétiens mais elle n'eut qu'un temps limité. La Ville fut reprise par les croisés et de nouveau perdue ; les lieux saints furent le théâtre de massacres où musulmans et chrétiens rivalisèrent de cruauté. Aux dires d'un chroniqueur musulman, Taqi ad-Din, le 23 août 1244, les musulmans « donnèrent l'assaut à Jérusalem et passèrent au fil de l'épée tous les chrétiens qui se trouvaient dans l'église de la Résurrection, violèrent les tombeaux des chrétiens et brûlèrent les ossements qui s'y trouvaient ».

Foi en la Révélation et expulsion de l'autre : les pierres, sur le trajet du pape à Jérusalem, disent à la fois la louange de Dieu et les cris des victimes. Etrange cacophonie produite par la rencontre de l'islam et de la chrétienté. Jusqu'en 1948 le judaïsme avait été au nombre des victimes ; la création d'Israël s'accompagna de la division de la ville qui, alors, se hérissa de barbelés. L'arrivée des troupes du Tshal, moins de vingt ans plus tard, en 1967, s'avéra aussi catastrophique que celle des croisés quelques siècles plus tôt ; musulmans et chrétiens y perdirent tout droit de cité.

La création d'Israël.

Ces fameuses pierres de l'Esplanade du Temple, une fois de plus, furent profanées. Le 26 septembre 2000, Ariel Sharon, alors leader du Likoud, malgré les avertissements des services de sécurité palestiniens, encadré de 1000 policiers, pénètre dans l'enceinte sacrée sans autre but, apparemment, que d'enflammer la colère des musulmans en blessant leur sensibilité religieuse. C'est alors que, plus que jamais, les pierres se sont mises à crier : la

deuxième intifada est déclenchée. Le lancement des cailloux est un appel au respect. C'est à un appel de ce genre que Benoît XVI a voulu répondre. Dès sa descente d'avion, le vendredi 8 mai, il exprimait son « profond respect » pour la communauté musulmane et, le lendemain, avant de se rendre à la plus grande mosquée de Jordanie, il passait par le Mont Nébo, un lieu marquant pour la conscience juive. C'est là que Moïse conduisit le peuple aux douze tribus, au terme de quarante ans d'errance dans le désert. C'est là qu'il mourut, non sans avoir vu la terre des promesses. Venant là, Benoît XVI rendait hommage à la religion de ceux qui se réclament de Moïse à qui Dieu a parlé. Le mot respect, cette fois encore est venu sur les lèvres du Pape ; il a dit son « *désir de dépasser tous les obstacles à la réconciliation des chrétiens et des juifs dans le respect mutuel...* »

Paix et souffrance.

Il semble que l'enseignement qu'on peut tirer de ce voyage tient à la conjonction de deux notions : « paix » et « souffrance ». Le dernier des discours prononcés – c'était dans l'avion, au retour à Rome le 15 mai – se termine, comme par un point d'orgue, par cette phrase : « *Je suis venu en pèlerin et je souhaite que beaucoup de personnes suivent ces traces et encouragent ainsi l'unité des peuples dans cette Terre Sainte et deviennent à leur tour des messagers de paix* ».

Ce dernier mot ne se comprend pas sans qu'on le corrèle au premier des gestes de ce séjour au Proche-Orient ; le Pape a commencé son parcours par une visite à un centre d'handicapés, « le Centre Notre-Dame de la Paix », à Amman, pour y rencontrer ceux qui « *marqués par des souffrances et des épreuves* » cherchent une place dans la société.

Face au peuple juif ou face au peuple palestinien, le mot « souffrance » est venu sur les lèvres du Pape. Devant les noms de ceux qu'honore le monument de Yad Vashem, il a dit : « *Que leur souffrance ne soit jamais niée, discréditée ou oubliée !* ». Arrivant à Bethléem, s'adressant au peuple palestinien venu l'accueillir, une des premières phrases de son discours fut pour exprimer sa compassion : « *Je sais combien vous avez souffert et continuez de souffrir à cause des troubles qui affligent cette terre* ».

« Souffrance et paix » : la rencontre de ces deux termes structure cette prière prononcée au Mur des Lamentations. Elle ouvre une réflexion interreligieuse qu'il ne faut pas esquiver.

*Dieu de toute éternité,
au cours de ma visite à Jérusalem, la « Ville de la Paix »,
patrie spirituelle pour les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans,
je te présente les joies, les espérances et les aspirations,*

*les épreuves, la souffrance et la peine de tout ton peuple répandu à travers le monde.
Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,
entends le cri de l'affligé, de qui a peur, du désespéré ;
envoie ta paix sur cette Terre Sainte, sur le Moyen-Orient,
sur la famille humaine tout entière ;
éveille le cœur de tous ceux qui invoquent ton nom
afin qu'ils marchent humblement sur le chemin de la justice
et de la compassion.
« Le Seigneur est bon pour qui se tourne vers lui,
pour celui qui le recherche » (Lm 3, 25) !*

« Souffrance et paix » : la pensée d'un philosophe juif peut nous aider à saisir la portée interreligieuse du rapprochement de ces deux termes. Ce lien permet peut-être de comprendre le drame dont la Palestine est et a été si souvent le terrain.

Emmanuel Levinas revient, dans à peu près tous ses ouvrages, sur l'importance du vis-à-vis. Le visage humain se présente à autrui sans protection, dénudé, vulnérable. On dévoile à son semblable, en humanité, ce qu'il ya de plus fragile en soi. Ceci manifeste, lorsqu'on a des yeux pour voir, que celui qu'on nomme le prochain est, pour qui lui fait face, un appel à la fois à l'aide et au respect. Ainsi apparaît la vérité de notre condition : notre responsabilité envers l'autre.

*Notre responsabilité
envers autrui.*

Cette idée maîtresse de la pensée de Levinas est particulièrement développée lorsqu'il parle de la souffrance. « *On passe sa vie à se fermer les yeux agréablement* », disait Julien Green. On évite en effet souvent de se tourner vers celui qui souffre. On préfère déployer ses énergies dans le monde de ceux qui sont en bonne santé : on peut y faire la preuve de ses possibilités et de ses compétences. Il faut bien vivre ! Nul pourtant ne peut éviter d'être témoin de la souffrance d'un proche qui n'en peut plus; nul ne peut éviter d'en faire l'épreuve pour lui-même. L'expérience est importante. Elle permet de pénétrer sur le terrain où s'accomplit en vérité notre condition humaine ; en rejoignant la personne aimée dont la souffrance nous bouleverse, en accueillant la personne qui tente de nous rejoindre dans les instants où la vie n'est plus supportable, nous éprouvons en quoi consiste la compassion. Levinas voit là le mode de relation humaine le plus noble. La souffrance de chacun est le lieu où se manifeste que nous sommes responsables les uns des autres et que le salut du monde est entre nos mains.

*Le salut du monde
entre nos mains.*

La sainteté honore la vie.

A la compassion est attachée la substitution. Le salut du monde se réalise lorsqu'un homme ou une femme sont tellement conscients de leurs responsabilités pour autrui qu'ils préfèrent donner leur vie pour sauver celles qu'ils voient menacées. Aux temps de l'Holocauste le nombre n'est pas négligeable de ceux qui ont préféré mourir sous la torture plutôt que de livrer à l'ennemi le nom de ceux qui auraient été condamnés. En un temps où la souffrance a atteint le comble de l'horreur, pareils comportements sauvent l'humanité. Ils sont témoignage d'Espérance dans la mesure où ils font apparaître que l'humanité n'est pas condamnée à la violence. En ce sens, il faut reconnaître que la sainteté est la seule manière d'honorer la vie qui nous est donnée.

Levinas est juif. La méditation qui est la sienne le conduit à parler de messianisme. Le nom du Messie est « consolateur » (Menahem). Sa tâche, en réalité, est celle de chaque homme digne de ce nom. Le Messie n'est pas à attendre : nous sommes chacun pour autrui le Messie promis. N'est-il pas celui qui porte nos souffrances et qui se charge de nos douleurs (Isaïe 53) ? Que dire à celui qui souffre et dont la vie est devenue inutile ? Rien sinon que sa vie, pour celui qui le rejoint, donne un nom et un visage à l'infini.

La souffrance : un appel à la responsabilité

Comme Benoît XVI, Levinas articule la réalité de la souffrance avec celle de la guerre. La violence s'est manifestée au fil des siècles ; Benoît XVI en a vu les cicatrices à Jérusalem. Elle a atteint des dimensions démoniaques avec la Shoah. Elle se déchaîne, nous dit Levinas, parce que les hommes refusent de prendre la souffrance au sérieux. Alors que lui-même y voit une ouverture sur l'infini et y découvre un appel à une responsabilité sans laquelle il n'est pas d'espérance, l'humanité refuse de la regarder en face. Depuis la pensée grecque, les philosophes n'y voient guère qu'une imperfection, un manque à combler. Le mal se résorbera ; viendra le jour où les forces qui font la vie atteindront un terme où le bonheur sera complet. Levinas appelle « totalité » la façon de voir cette fin de l'histoire. A celle-ci, on l'a vu, il oppose l'infini qui s'inscrit sur le visage de celui qui n'en peut plus : « *Totalité et Infini* », tel est le titre d'une de ses œuvres.

Le fait de minimiser la souffrance s'accompagne d'une certaine morale contre laquelle il s'insurge. Les forces qui font la vie sont devenues la loi à laquelle il convient de se soumettre. Elles engendrent des espèces multiples

dont chacun des membres se développe en fonction de sa nature. L'histoire engendre des ensembles humains différents qui, pour se maintenir, doivent se laisser conduire par la force qui les particularise. Dans la mesure où la souffrance est occultée, les ensembles humains, pour subsister, se doivent d'écraser le faible : ainsi la guerre est-elle inévitable.

A partir de ces intuitions, on comprend aisément le déferlement des vagues successives dont les traces frappent le regard des pèlerins de Terre Sainte. Pour demeurer et devenir ce qu'ils sont, christianisme et islam devaient s'opposer : dans les deux camps, la guerre était sainte. Aujourd'hui, sauver le judaïsme impose au peuple juif d'étrangler ou d'exclure le Palestinien. Aux yeux de certains, défendre le Palestinien est un blasphème.

On dit souvent que les religions sont facteurs de violence. Cette conviction n'est pas juste. En vérité les religions, comme tous les ensembles humains, se laissent enfermer dans une vision totalitaire qu'un philosophe juif a su dénoncer. Chacune des religions monothéistes doit pouvoir se reconnaître dans cette critique. Le visage de Jésus sur la Croix – aux yeux des chrétiens, le Messie évoqué par Levinas - invite à reconnaître en tout homme qui souffre le sacrement de Celui qui a manifesté, par sa vie et sa mort, un Dieu plus grand que nos horizons mondains. Répondre à cette invitation oblige à prendre le chemin de la paix. Et puisque le voyage de Benoît XVI oriente

*Dépasser
les frontières.*

nos regards vers Jérusalem, il convient de rappeler ce que la légende dit de celui qui a libéré la ville du joug des croisés, le 2 octobre 1187. On raconte que, sur son lit de mort, Saladin demanda que tout ce qu'il possédait fût distribué aux pauvres, qu'ils soient chrétiens, juifs ou musulmans. Par-delà les frontières du Dar Islam, il décelait ce dépassement que Levinas déchiffre sur tout visage souffrant. Chez de nombreux juifs aujourd'hui, qu'ils habitent Israël ou non, le sort des Palestiniens est source de souffrance. Ils vivent, en vérité, la compassion que Levinas a décrite. Au lendemain de la Guerre des Six jours, en 1967, un intellectuel juif dont la spiritualité était unanimement reconnue, la Professeur Leibovitch, s'insurgeait contre les autorités de son pays, les suppliant de se retirer des territoires qu'ils venaient de conquérir et il ajoutait : « *Je veux leur faire mal pour qu'ils se réveillent* ».

Souhaitons que le pèlerinage de Benoît XVI aide beaucoup de ceux qui l'auront observé au cours de ses déplacements en Terre Sainte à se réveiller à leur tour. La souffrance n'est pas limitée aux frontières du Proche-Orient et, si nous en croyons Levinas, nous sommes responsables de ceux qui sont près de nous.

Christine Fontaine

Témoignages

Les témoignages qu'on trouve ici, certes, sont l'écho de souffrances et d'injustices subies par le peuple palestinien. Ils fournissent pourtant des raisons d'espérer.

Que les scènes de carnage à Gaza ne nous aveuglent pas ; ce carré de terre fut aussi le théâtre d'une vraie solidarité islamochrétienne.

Le mur, la colonisation, les humiliations quotidiennes dans la Palestine occupée sont navrants. Les forces d'occupation répriment farouchement toute tentative de résistance. Néanmoins on sait redresser la tête et inventer des comportements non-violents, dans chacun des deux camps, pour sauver la vie et refuser l'oppression.

La politique des pays arabes paraît souvent décevante devant la situation palestinienne, mais la solidarité existe autour de la Méditerranée. Le poème d'un Marocain d'Agadir en apporte la manifestation : « Palestine vivra ! »

Une religieuse à Gaza

Ce témoignage date de quelques mois. Il serait dommage de perdre le souvenir de cette expérience islamochrétienne!

« À vous tous et toutes qui vous êtes mis en communication avec nous, par téléphone, par e-mail et à travers les moyens de la technologie, je voudrais vous remercier pour votre présence, votre amitié qui a soutenu notre communauté... et qui, pour moi personnellement, a été une force dans ces temps si troublés. Je voudrais aussi vous partager quelques bribes du vécu dans cette ville de Gaza.

*18 janvier...
trois semaines
de guerre.*

Aujourd'hui 18 janvier... trois semaines de guerre, trois semaines d'horreur continue, trois semaines de destruction et de mort...

C'est le 27 décembre, encore sous les lueurs de Noël, après la nais-

sance du Prince de la Paix (Is. 9, 15), vers 11 heures du matin, en plein horaire de travail et d'écoles, que la terreur nous surprend... intenses bombardements, des cris partout... Chacun court sans trop savoir où... En 5 minutes, plus de 40 morts... A jamais imprimée dans notre mémoire l'image de ce policier palestinien qui meurt, doigt dressé vers le ciel récitant sa profession de foi, devant les caméras de TV.

Deux voisines, Rita et Ghada, ne voyant pas leur père revenir du travail, se précipitent à l'hôpital, le chercher parmi les blessés... Elles nous parlent des premières scènes, des morts et des blessés gisant ensemble dans les couloirs... L'hôpital, qui manquait déjà de presque tout à cause de l'embargo imposé par Israël depuis deux ans, n'arrive plus à secourir tant de blessés... Et la guerre s'installe dans notre ville, dans chaque quartier,

dans chaque maison... L'édifice du Ministère de l'Intérieur et de la Sécurité Nationale détruit, ainsi qu'une Mosquée... Le lendemain ce sont l'ensemble des Ministères, le Palais Présidentiel (si beau!), le laboratoire de l'Université Islamique, plusieurs centres de Police, des casernes... et même le principal hôpital de Gaza, le Shifa, est touché... Tout ce qui serait l'infrastructure du futur État palestinien... tout détruit... et les morts et les blessés augmentent constamment...

Les premières attaques sont aériennes (F-16, Apaches, etc.) ainsi qu'à partir des bâtiments de guerre placés près du port... Quelques jours plus tard, les chars qui entourent toutes les frontières de la minuscule bande de Gaza entrent aussi en action... Et bientôt les réfugiés se tassent dans les écoles de l'ONU... Deux de ces écoles sont bombardées, pleines de familles, de civils, des enfants... Les enterrements sont collectifs!

Chacun est une cible possible.

En moins d'une semaine, Gaza devient un grand camp de réfugiés ou chacun est une possible cible de la prochaine attaque. La vie s'organise en fonction des circonstances... De gaz il n'y en a point... L'électricité disparaît assez vite car les installations

sont aussi touchées par les bombardements... L'eau devient plus que rare... Le pain est presque objet de «luxe»...Avoir quelques pains peut coûter jusqu'à 5 heures de queue devant le four!

A la recherche de nourriture.

Pendant la journée, nous sommes tous à la recherche de nourriture... Ou bien, bidon plastique à la main, nous cheminons à la recherche de quelques litres d'eau à boire! Les nuits sont longues et terrifiantes, car les bombardements les plus durs sont souvent nocturnes... Les soubassements, les murs, les fenêtres, tout trépide... Nous dormons la radio allumée, pour essayer de savoir « où cela serait tombé »...

Gaza, « une des plus belles villes de Palestine »... Gaza qui, après certains lointains accords (serait-ce Oslo?) avait cru dans un avenir meilleur et s'était revêtue de belles bâtisses, de jardins, de quartiers résidentiels... est devenue aujourd'hui un grand camp de déplacés...

Les écoles de l'ONU accueillent des milliers de ces déplacés... des enfants, des femmes, des hommes qui ont perdu leurs maisons et, pour beaucoup, une partie de leur famille... et qui deviennent la cible de prochains bombardements!

Objectif de cette opération?... Le «terrorisme», au dire de ceux qui organisent ce que j'ose appeler crime contre l'humanité... Victimes?... Tout le peuple palestinien... autour de 1400 morts («martyrs»), dont quelques 300 enfants et 100 femmes... comme cette mère de famille qu'un missile tue pendant qu'elle donne le sein à son bébé de 10 mois... tous les deux morts sur place et deux autres enfants blessés... Ou cette jeune femme qui part à l'hôpital, pour accoucher, accompagnée de trois amies (les hommes, mieux vaut ne pas sortir la nuit!)... toutes les 4, et le bébé, meurent sous une autre bombe...

Terrorisme ?

«Terroristes»? ... Cet homme, directeur de Banque, qui, avec sa femme et deux de leurs enfants, essaie de fuir, en voiture, vers des zones plus sûres,... tous les quatre réduits en cendres par le tir d'un char de combat... Ou les 15 morts dans le bombardement d'une Mosquée pendant la prière du soir... Ou les trois jeunes réfugiés dans une école de l'ONU, qui meurent à minuit, si près de chez-nous... La déflagration fait tomber les vitres de nos fenêtres... mais les cris de douleur de la mère d'une des victimes déchirent, pendant des heures, le peu de silence qui restait encore dans la nuit... *« une voix se fait entendre, une plainte amère... elle ne veut être consolée pour ses fils, car ils ne sont plus... »*(Jer.31, 15).

Une grande tristesse.

Mes sentiments au milieu de cette déchirure?... D'abord une grande tristesse... Tristesse de voir disparaître tout vestige d'humanité dans l'être humain, capable de semer ainsi mort, douleur, destruction... Tristesse devant ce désir de voir plier, sous la violence, la soif de justice et de liberté de tout un peuple... Mais, aussi, une certaine fierté devant le mouvement de solidarité et le courage pour «tenir» au milieu de cette violence qui essaie de nous voler la vie... Le simple fait de vivre, d'aller de l'avant, même l'âme en pleurs, est déjà signe de force et de résistance.

Je ressens aussi une grande tendresse et admiration envers ce peuple, digne et assoiffé de justice... Hanna, réfugié dans notre quartier, nous dit l'état de son appartement après le passage des soldats israéliens qui s'y sont installés pendant quelques heures... Tout est démoli, même la crèche, petit vestige d'un Noël que nous n'avons pas fêté... Et dans les yeux résignés de Hanna, je lis l'exode de sa famille, réfugiée de Jaffa en 1948... car l'histoire se répète 60 ans après.

Peur ?... Je ne crois pas l'avoir sentie... ou, peut-être oui... lorsque, devant une possible évacuation d'étrangers, j'insiste, nous insistons dans notre désir de rester

Un fort désir de cheminer.

ici, près de « nos » gens... Et, une fois la décision prise, je sens en moi une petite crainte... crainte d'avoir trop insisté, crainte de ne pas avoir pris la bonne décision... Mais, cette crainte fut si brève... Elle devient aussitôt un fort désir de cheminer à côté de notre peuple, errant, déplacé à l'intérieur de son si petit territoire.

«*Consolez, consolez mon peuple...*» (Is. 40, 1)... Consolez les parents de Christine, 15 ans, qui meurt étouffée par la peur, après qu'une bombe tombe à côté de sa maison... Consolez Minerva, dont la maison est détruite et, 24 heures après, le fils, Nassim (26 ans) est tué par un autre missile... Deux victimes chrétiennes... deux jeunes palestiniens dont le destin est lié à celui de leur peuple...

Aujourd'hui, après trois semaines d'horreur, je ressens encore la rage... Rage, voyant que la question palestinienne est réduite à ce que l'on appelle « terrorisme », oubliant le vrai problème, c'est-à-dire la dépossession de tout un peuple du droit à une vie digne, sur sa propre terre, dans un pays indépendant et libre, en paix avec tous ses voisins...

Dimanche... Un fragile cessez-le-feu s'installe... Nous sortons

tous... Les rues sont pleines de gens assoiffés de provisions, assoiffés surtout... d'un peu d'air «frais», sans bombes, ni Apaches, ni F-16...

À la Paroisse, notre curé, qui a si fortement dénoncé le massacre et réclamé la justice à travers tant de moyens de communication, soutient sa communauté, nous encourage, nous maintient fermes dans l'espérance, « *ancree de notre âme* » (Hb 6, 19)... Je n'ai jamais entendu prier le Credo avec tant de force... « *Ne crains pas, petit troupeau...* » (Lc 12, 32)... Continue le chemin avec tout ton peuple...

La vie plus forte que la mort.

Mais, ce qui a donné le plus de force à tout mon être c'est d'aller avec Nada (enceinte de 5 mois) pour faire une échographie... Le docteur me montre, dans l'écran, le cœur du bébé, petit point blanc qui bat avec force...tic...tic...tic... accroché vigoureusement à la vie, criant au monde que, elle, la vie, est encore aujourd'hui plus forte que la mort !

Avec toute mon affection, dans l'espérance d'un avenir de paix pour tous... »

Elena, petite sœur de Jésus
à Gaza, le 20 janvier 2009

Résistance non violente

Nicole Bouexel

Régulièrement les Forces d'occupation tentent d'écraser le village de Bil'in. Nicole Bouexel, forte de ce qu'elle a vu, est persuadée que la non-violence est le moyen le plus efficace pour faire triompher la justice...

Je fais partie du « Mouvement de la paix ». Nous avons organisé, du 19 au 26 avril, une délégation en Palestine et Israël ; nous sommes soucieux de rencontrer des acteurs de paix dans les deux sociétés. La délégation était construite autour de la Conférence internationale de Bil'in ; il s'agit d'un petit village, un peu au-dessus de Jérusalem, qui devient symbole de la résistance non-violente. Il se trouvait sur le tracé du mur qui leur a retiré 60% de leurs terres.

*Rencontrer
des acteurs
de paix*

C'est un village rural avec des oliviers, des cultures. Les habitants ont constitué un Comité populaire qui a décidé de résister de façon non-violente contre le mur.

Tous les vendredis, ils organisent des manifestations ; ils vont jusqu'au mur qui, à cet endroit, est une barrière avec une route qui les

empêche de travailler leurs terres. Ils sont soutenus à la fois par des Israéliens pacifistes et par des internationaux.

La conférence internationale de Bil'in.

Dans ce Comité on compte des universitaires : l'action est accompagnée, en effet, d'une réflexion particulièrement sérieuse. Ils organisent une conférence internationale tous les ans où ils essaient d'inviter le maximum de personnes du monde entier. Nous avons participé à cette quatrième Conférence de Bil'in. Nous étions 15 du Mouvement de la Paix. Avec les habitants du village se trouvaient des « internationaux », des députés européens. J'ai rencontré une députée italienne. Le prix Nobel de la Paix irlandaise, Mairead Maguire était présente. Stephan Hessel était là, il y a deux ans. De nombreuses associations de solidarité avec la Palestine étaient représentées ; nous étions soixante Français. En tout, 250 étrangers d'au moins dix pays différents, Américains, Canadiens, un Sud-Africain parce que l'Afrique du Sud considère qu'il faut protester contre toute situation d'apartheid. Un représentant de la Catalogne, en Espagne. Cette région soutient Bil'in de façon assez conséquente, y compris financièrement. Ils avaient une lettre de soutien de Jimmy Carter.

Palestiniens et non-violents.

On présente souvent les Palestiniens comme des violents. En réalité de nombreux représentants de villages de Cisjordanie qui mènent le même type de résistance, étaient là. Des villageois de la région du Jourdain, à la frontière de la Jordanie. Les Israéliens les empêchent d'accéder à l'eau du fleuve !

Jérusalem était également bien représentée. Les arabes luttent pour rester dans leur ville alors que les Israéliens s'efforcent de les faire partir. Jérusalem, dans les accords qui existent devrait être la capitale des deux Etats. Jérusalem pourrait être aussi ville internationale ; elle est le lieu de toutes les religions.

Notre voyage, notre groupe, a participé à la manifestation hebdomadaire avec les habitants de Bil'in. Nous avons nos drapeaux, y compris le drapeau français. Chaque vendredi, cette manifestation se heurte à une forte répression de l'armée israélienne : grenades lacrymogènes, balles en caoutchouc. La semaine précédente, un jeune du village après un coup reçu en pleine poitrine s'est retrouvé mort !

Les villageois étaient profondément marqués par l'événement. La manifestation était aussi à la mémoire de la victime.

Le Mouvement de la Paix soutient cette résistance non-violente. Elle nous paraît une bonne solution. La résistance non-violente en Cisjordanie, en Israël – et même à Gaza – consiste à avoir une économie, construire des écoles, cultiver les terres, construire des centres culturels, avoir des groupes folkloriques, faire des broderies, du tissage, travailler dans son propre pays. Tout le contraire des images qu'on donne des Palestiniens.

On a rencontré des gens de la vallée du Jourdain, on est allé à Hébron (une ville arabe que les colons israéliens et l'armée ont investie). Lors de la Conférence, on a eu des rencontres avec l'autorité palestinienne. Le Premier ministre a reçu la délégation française. Il nous a expliqué que justement cette résistance non-violente devient l'espoir pour la population palestinienne.

En fin de compte, la résistance non-violente consiste, pour les Palestiniens, à vivre sur leur pays. D'ailleurs Barek Obama, dans son discours, a rappelé que telle était la solution à mettre en œuvre. Les Israéliens essaient par l'occupation, l'implantation de colonies sauvages sur des Territoires qui doivent revenir aux Palestiniens selon les résolutions internationales de l'ONU, de créer la politique du fait accompli. Les habitants de Bil'in considèrent qu'il ne faut pas se battre ni prendre de fusils. Ils empêchent les jeunes de jeter des pierres. Bien qu'inoffensives, elles sont considérées comme violentes. Après la mort du jeune qui a été tué, la colère était grande parmi ses amis du village. Nous avons vu les responsables du Comité populaire leur dire : « *Ne jetez pas de pierres, ne soyez pas violents. La seule résistance consiste à rester sur sa terre et l'occuper* ». La résistance consiste à créer les conditions pour que l'on puisse vivre et que les jeunes ne désespèrent pas. Nous avons tous protesté contre les actes de terrorisme où l'on voyait des jeunes se faire sauter. Les Palestiniens comprennent que ce n'est pas par une solution militaire mais par des négociations qu'on pourrait avancer. Cette vision-là est beaucoup plus efficace, à mes yeux, que celle du Hamas. Les Palestiniens que nous avons rencontrés nous supplient : « *Dites, en France, que nous ne sommes pas des terroristes* ».

*La seule résistance :
rester sur sa terre
et l'occuper.*

Une agriculture prospère.

J'ai vu, par exemple, une coopérative se mettre en place pour faire du miel, avec l'aide de Français qui sont venus les aider d'un point de vue technique. L'agriculture du village est prospère : élevage de poulets, culture de légumes très beaux. Ils font une huile d'olive de très bonne qualité. Une économie fonctionne. A Ramalla, qui n'est pas loin de là, la ville est très surprenante : 150 000 habitants avec des constructions d'immeubles neufs un peu partout, des banques. J'ai vu un magasin « Yves Saint-Laurent ».

Il existe une bourgeoisie palestinienne ancienne assez riche. On a rencontré à Bethléem un professeur à l'Université de Jérusalem. Il appartient à une vieille famille palestinienne. Ces gens sont coincés par les check-points et ne peuvent plus se déplacer. Ils sont soumis à une oppression quotidienne alors qu'il s'agit d'intellectuels qui devraient pouvoir circuler. Mais les Israéliens, du jour au lendemain, décident de mettre des check-points dans le pays. Par exemple, dans la vallée du Jourdain, des éleveurs de moutons et de chèvres ont vu les Israéliens rentrer de façon sauvage et illégale, aux yeux des résolutions de l'ONU. On entre, on met une barrière et les agriculteurs ne peuvent plus aller cultiver leurs champs.

La résistance non-violente conduit à dire : « *On veut vivre dans ce pays sans passer son temps à pleurer.* »

Construire et reconstruire.

Des amis de notre délégation étaient dans un village de la vallée du Jourdain où ils ont des problèmes avec leurs jeunes comme chez nous. Ils n'ont pas de travail... Ils ont décidé, avec une aide internationale, de construire un terrain de foot. Ils étaient obligés de le construire le samedi, pendant le Shabbat, pour éviter que les Israéliens viennent leur mettre des bâtons dans les roues. Les Israéliens ont démolé certains de leurs travaux. Ils reconstruisent constamment. Ils ont obtenu un soutien de l'Angleterre : Tony Blair est venu inaugurer une école dans un de ces villages soumis à un harcèlement de la part de l'armée israélienne. La résistance non-violente est une façon de dire : « *Nous voulons vivre et travailler dans ce pays* ».

Certes, cette économie est limitée : ils n'ont pas accès à la mer. Ils n'ont pas d'aéroport. Ils sont obligés de se soumettre au bon vou-

loir d'Israël pour sortir leurs produits. Ils peuvent aussi passer par la Jordanie. C'est compliqué mais ils usent de toutes les ressources de leur imagination pour avoir une économie et un Etat qui soit prêt au point de vue administratif. Ici, beaucoup disent qu'il n'y a pas de solution et que le conflit va s'éterniser. Mais eux espèrent beaucoup ; ils attendent beaucoup des négociations actuelles . Ils espèrent beaucoup du Président Obama.

La manifestation d' Bil'in, la semaine dernière, (ils nous envoient des nouvelles régulièrement) s'accompagnait de banderoles : « Obama ! Look at us ! »

Nous avons rencontré des Israéliens à Tel-Aviv. On a rencontré des chrétiens à Bethléem : des franciscains qui ont un centre pour accueillir les pèlerins. Quand le Pape est venu à Bethléem, on a pu le photographeur devant le mur : la ville est enfermée par un mur énorme. Les pèlerins n'y ont accès qu'en passant par un check-point. Les chrétiens, eux aussi, résistent à l'enfermement. Le mur devait être construit sur le terrain d'un couvent de religieuses. Elles se sont battues en faisant intervenir les ambassades d'Autriche et des Etats-Unis.

*Bethléem
enfermée.*

En Israël, on a rencontré un village où vivent des familles juives et arabes : « Neve Shalom », avec une « école de la paix », une université. Ils viennent aux manifestations de Bil'in ; ils ont du mal à passer les check-points mais les Israéliens viennent soutenir les Palestiniens de Bil'in. Des jeunes Israéliens refusent d'aller au service militaire : 400 sont en prison. Nous avons parlé, à Tel-Aviv, à un professeur d'université qui vient aux manifestations de Bil'in. Il nous a appris que lors de la mort du jeune, sous les coups israéliens, une manifestation avait rassemblé plus de 10 000 personnes. Le responsable du Parti Communiste Israélien (qui s'oppose à la politique de colonisation) a obtenu 35% des voix à Tel-Aviv. La population israélienne est fracturée par la guerre.

Le Mouvement de la Paix est persuadé que la sécurité d'Israël ne peut venir que si la paix est établie. Nous voulons deux Etats, dans des frontières sûres et reconnues : c'est la condition pour la sécurité des Israéliens. Netanyahou est contre cette solution. Pourra-t-il tenir le coup ? Il ne sera plus soutenu. A l'intérieur d'Israël, 74% des habitants sont pour les deux Etats.

Nicole Bouexel

Petite écolière palestinienne

Mostapha Gadiris

Jean-Claude Valomet est le fondateur de l'association « Pays de Loire – Gaza – Jérusalem ». Il nous a fait parvenir ce poème d'un ami marocain.

Petite écolière palestinienne
Je t'ai vue à la télé
Et j'ai perdu toute envie
Envie de manger, envie de boire
Envie d'espérer, envie de croire
Envie de sourire, envie de rire
Envie de respirer, envie de vivre
Tu cours comme une folle
Les yeux hagards
Tu cours au hasard
Egarée, perdue dans la foule
Emportée par la fumée et la houle
Dis-moi, petite fille
Qui a allumé l'Apocalypse ?
Les obus, les bombardements
Les cris, les hurlements
La souffrance, le déchirement
L'errance, l'affolement
La peine, les gémissements
Le feu, le sang
La poussière, l'aveuglement
La mort !

Tu cours, petite fille
Dévorée par la ville
Ville en flammes, ville en cendres
Ville en deuil, ville en cadavres
Ville en linceul, ville en désespoir
Ville hôpital, ville cimetière
Ville ambulance, ville barrière
Ville barbelés, ville fils de fer
Ville désert, ville enfer
Ville cercueil, ville tombeau
Ville misère, ville corbeau
Ville ténèbres, ville sarcophage
Ville asphyxie, ville mirage
Ville génocide, ville macabre
Ville folie, ville peur
Ville panique, ville terreur
Dis-moi, petite écolière
Comment le jour devient-il nuit ?
Non, la cloche n'a pas sonné
Le cours d'arabe n'est pas fini
Le tableau n'est pas effacé
C'est la sirène d'alarme qui a retenti

Ce sont les obus qui ont rugi
Ce sont les balles qui ont sifflé
Ce sont les bombes qui ont grondé
Ce sont les chacals qui ont hurlé
C'est la mort qui a frappé
C'est l'enfer qui est allumé
Il faut fuir, se cacher
Chercher un abri
Un espoir de survie
Dis-moi, petite fille
Pourquoi cours-tu ainsi ?
Peux-tu voler
Survoler cette ville noire
Trouver refuge dans les nuages
Et ne plus avoir peur ?
Dis-moi, petite fille
Peux-tu prendre un train
Un bateau, un avion
Un vélo, un camion
Et fuir cet enfer
Aller loin, aller ailleurs
Te réveiller enfin de ce cauchemar ?
Dis-moi, petite fille
Peux-tu fermer les yeux
Et rêver d'une vie autre
D'un autre rêve
D'une colombe, d'une oasis
D'un jardin édenique
D'un enfant du paradis
Qui viendra déposer sur ta joue
Un baiser angélique
Qui te prendra par la main
Et te guidera vers demain ?
Dis-moi, petite fille
Trouveras-tu encore ta maison
Ou le cratère d'un obus à sa place ?
Trouveras-tu ta mère
dans sa cuisine
Ta grand-mère donnant une sardine
Au chat de la voisine
Ton grand-père jouant aux dames
Avec les vieux du quartier
Ton petit frère jouant à la guerre

Dans la boue et la poussière
Du bidonville ?
Dis-moi, petite fille
Trouveras-tu encore ta chambre
Ta poupée
Ton oiseau
Tes jouets
Et l'olivier du verger ?
Ou de la fumée noire
Le spectre de la mort
La désolation de la guerre
Et la haine des hommes ?
Dis-moi, petite fille
Arriveras-tu chez toi cette fois
Ou trouveras-tu la mort
Au coin de la rue ?
Dis-moi, petite fille
As-tu envie de rester en vie
Après tout ce que tu as vu
Juste le temps de devenir mère
Et offrir à la terre
Un enfant qui la libère ?
Dis-moi, petite fille
As-tu peur de mourir ?
Non, tu ne mourras pas ce matin
Ni ce soir, ni cette nuit, ni demain
Tu ne mourras point !
Tu es la Palestine de demain
Donne-moi ta main
N'aie pas peur, petite écolière
N'aie pas peur, petite sœur
Tu es plus forte que la mort
Plus puissante que la guerre
Plus patiente que la terre
Plus légère que l'air
Tu es la vie !
Cours, cours
Petite fille !
Palestine vivra
Palestine sera !

Mostafa Gadiris
Agadir, le 28-12-2008

Colloques

Ce double numéro de nos cahiers est un effort pour qu'advienne une paix juste et durable au Proche-Orient. Ce travail serait décourageant si nous nous sentions seuls. Il est réconfortant de constater qu'en même temps que nous, de nombreuses personnalités sont tendues vers le même but.

C'est pourquoi il nous semble important de signaler deux manifestations récentes et d'en présenter un bref compte-rendu.

L'une fut prise en charge par la Conférence Mondiale des Religions pour la Paix et par le Centre International de Doha pour le Dialogue Interreligieux. Elle s'est tenue à Paris le 17 mai dernier. Elle avait été préparée de longue date par le Père Michel Lelong qui a bien voulu nous en faire le compte-rendu.

L'autre était organisée, le 17 janvier 2009, par le Comité de Vigilance pour une Paix Réelle au Proche-Orient. Le président nous en est bien connu : Maurice BUTTIN tient fidèlement sa chronique dans nos cahiers.

Quelle contribution des croyants à la paix en Terre Sainte ?

Michel Lelong

Certes, le conflit est avant tout politique mais les religions y sont mêlées. Aux croyants de discerner si leurs paroles ou leurs actes sont facteurs de paix ou de confusion.

Au cours de son voyage en Jordanie, en Israël et en Palestine, le Pape Benoît XVI a rappelé que le dialogue entre chrétiens, juifs et musulmans peut jouer un rôle important pour favoriser l'établissement de la justice et de la paix au Proche-Orient. C'est dans cette perspective que s'est situé le colloque qui a eu lieu à Paris le 17 mai 2009.

*Dans l'esprit
de Benoît XVI.*

Bénéficiant du haut patronage de M. Nicolas Sarkozy, Président de la République, et du soutien du Ministre français des Affaires Etrangères, ce colloque était organisé par la Conférence Mondiale des Religions pour la Paix et par le Centre International de Doha pour le Dialogue Interreligieux. Ouvert par un remarquable exposé de M. Hervé de Charrette, ancien ministre des Affaires Etrangères, il s'acheva par une réception offerte par M. Mohamad Jaham Al Kuwari, ambassadeur de l'Etat du Qatar en France.

Tout au long de cette journée, des personnalités chrétiennes, juives et musulmanes, et aussi des humanistes non croyants,

échangèrent leurs points de vue, devant une nombreuse assistance, sur ce qui peut et doit être fait pour contribuer à résoudre le conflit israélo-palestinien. Parmi les orateurs, se trouvaient M. Joseph Maïla, Directeur du Centre de Recherche sur la Paix, ancien recteur de l'Institut catholique de Paris, venu aussi en tant que représentant personnel de M. Bernard Kouchner ; M. Jean-Paul

De nombreuses personnalités.

Chagnolleau, Professeur des universités, Directeur de la revue *Confluence Méditerranée*; Monseigneur Michel Dubost, évêque d'Evry, Président de la Commission « Justice et Paix- France » ; Monseigneur Marc Stenger, évêque de Troyes, Président de *Pax Christi* ; M. Lhaj Thami Breze, Président de l'U.O.I.F. et du Conseil Régional du Culte Musulman Ile de France-Centre ; M. Mahmoud Azab, Professeur à l'Ecole des Langues Orientales ; M. Ahmad Jaballah, Professeur à l'Institut Européen des Sciences Humaines ; M. Anouar Kbibeche, Secrétaire Général du Conseil National du Culte Musulman ; M. Laurent Klein et M. Richard Zeitoun, administrateurs de la Conférence Mondiale des Religions pour la Paix ; M. Rivan Krygier; Rabbin Adath Shalom ; M. Hervé Elie Boukobza, Talmudiste; Madame Delphine Horwilleur, Rabbin du Mouvement Juif libéral de France ; Madame Danièle Bidard, Présidente de l'association « Pour Jérusalem » ; Madame Geneviève Jacques, ancienne directrice des programmes du Conseil œcuménique des Eglises ; M. Jean-François Colosimo, Professeur à l'Institut Orthodoxe Saint-Serge.

Au cours du colloque, Madame Hind Khoury, Déléguée Générale de Palestine en France fit une remarquable intervention. Puis, plusieurs messages furent lus, parmi lesquels ceux du Cardinal Jean-Louis Tauran, Président du Conseil Pontifical pour le Dialogue Religieux, de Monseigneur Fouad Twal, Patriarche Latin de Jérusalem et du Grand Rabbin Sirat.

Un conflit politique et non religieux.

Le conflit israélo-palestinien est un conflit politique et non pas religieux. Il concerne le Droit international, le Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais s'il est essentiellement d'ordre politique, le conflit israélo-palestinien comporte une dimension religieuse. Les religions y sont impliquées, qu'on le veuille ou non.

Elles le sont parfois pour le pire. C'est le cas quand, en croyant soutenir la juste cause du peuple palestinien, certains en viennent à stigmatiser chaque juif et tous les juifs dans leur ensemble, au lieu de critiquer seulement la politique menée par l'Etat d'Israël. Cette attitude antisémite est inacceptable et condamnable. Mais la religion est aussi utilisée abusivement quand certains se permettent de traiter d'antisémites ceux qui dénoncent l'injustice faite depuis tant d'années au peuple palestinien et critiquent la politique israélienne. Cet amalgame est, lui aussi, totalement inacceptable.

Il arrive donc – hélas ! – que les religions, toutes les religions, soient utilisées pour aggraver les tensions et les conflits. Elles pourraient et devraient, au contraire, contribuer à les apaiser et à les résoudre, car selon le message des Prophètes bibliques, selon celui du Christ et celui du Coran, la foi en Dieu, pour être véritable, implique un appel à « chercher la justice ».

Les croyants – chrétiens, juifs et musulmans – doivent donc, ensemble et avec tous les autres, croyants ou non, contribuer à promouvoir la justice, condition

*La justice
condition de la paix.*

de la paix, partout dans le monde, et en particulier sur la terre où naquit le Christ, où il vécut, où il souffrit : à Bethléem, Jérusalem, Al Qods, la « Ville Sainte » pour tous les croyants.

Chercher la justice, au Proche-Orient comme ailleurs, exige que le Droit International soit respecté par tous. Pour être fidèles à leur foi en Dieu, les croyants doivent donc, ensemble et avec tous les autres, faire en sorte que les Résolutions de l'ONU soient enfin respectées par l'Etat d'Israël, y compris en ce qui concerne le statut de Jérusalem. En tant que croyants, les chrétiens, les juifs et les musulmans peuvent et doivent aussi demander aux responsables religieux – évêques, rabbins, imams – de se rencontrer, de se parler et de chercher ensemble ce que Dieu attend d'eux et de nous tous. Ils ne doivent pas se contenter de défendre les intérêts et les droits de leurs seuls coreligionnaires. Ils doivent ensemble, à la lumière de la foi en Dieu, chercher la justice pour chacun et pour tous et donc faire ce qui dépend d'eux pour que cessent la souffrance du peuple palestinien et l'injustice qu'il subit depuis trop longtemps.

Michel Lelong

L'enfermement

Ceux qui souhaiteraient recevoir les « Actes » de ce colloque pourront s'adresser directement au CVPRPO ou à nous-mêmes.

*Les camps
et les prisons.*

Le colloque consacré à l'Enfermement du Peuple palestinien s'est tenu au Palais du Luxembourg à Paris, le samedi 17 janvier 2009. Organisé par le Comité de Vigilance pour une Paix Réelle au Proche-Orient, ce colloque a été ouvert par Me Maurice Buttin. Puis Mme Hind Khoury, Déléguée générale de Palestine en France et Mme Monique Cerisier ben Guiga, sénatrice PS, présidente du Groupe d'informations et de contacts France-Palestine, au Sénat, ont pris la parole.

Sandrine Mansour-Merien, historienne palestinienne, a rappelé l'histoire des camps des réfugiés-expulsés de 1948 et 1967 et le vécu souvent dramatique de ces Palestiniens, bénéficiaires heureusement de l'aide de l'UNRWA ; puis Fernand Tuil, président de l'Association pour la promotion des Jumelages entre villes de France et les camps de réfugiés, a pris la parole. Venu d'Israël, Fawzi Khoury, exarque grec-catholique, a décrit la situation économique-politico-sociale de plus en plus préoccupante des Palestiniens d'Israël. Safwat Ibraghith, conseiller juridique de la Délégation de Palestine, a détaillé l'organisation des camps de prisonniers en Israël, où sont enfermés plus de 11 000 hommes et femmes. Il a souligné les conditions de vie scandaleuses pratiquées dans certains de ces camps, où la torture est utilisée aboutissant parfois à la mort.

Paulette Fost, ancienne maire de Saint-Ouen et ancienne sénatrice, a développé la situation très particulière des Palestiniens de Jérusalem-

Israël enferme son peuple.

Est occupée, et notamment ceux du camp de Shufat. Véronique De Keyser, députée socialiste belge au Parlement européen, a longuement évoqué l'enfermement des Palestiniens du fait aussi de la politique occidentale. Marianne Blume – historienne belge qui a travaillé à Gaza entre 1995 et 2005 – a décrit avec précision l'enfermement progressif de la bande de Gaza et la situation de plus en plus dramatique de ses habitants, jusqu'à la guerre engagée par Israël dans les derniers jours de décembre. Stéphane Hessel, ambassadeur de France, a montré comment, par leur politique néfaste, les dirigeants israéliens ont enfermé, en fait, à son tour le peuple israélien apeuré !

Certains intervenants, annoncés, n'ont pu arriver à Paris en raison de la situation et de leurs responsabilités. Ce fut le cas de Filippo Grandi, commissaire général adjoint de l'UNWRA et de Fabian McKinnon, directeur des relations extérieures de l'UNRWA. Abd el Jawad Saleh, professeur de sociologie à l'Université de Bir Zeit, n'a pu, lui, arriver dans les temps à Paris. Philippe Daumas, professeur d'université de Montpellier, a repris, au pied levé, le sujet qu'il avait choisi de traiter : la déstructuration de la société palestinienne entreprise par Israël.

Des personnalités françaises, européennes et arabes.

Pierre LaFrance, ambassadeur de France, a tiré les conclusions de cette journée d'information et de débats, qui s'est déroulée devant une salle comble où l'on a noté la présence de personnalités françaises, européennes et arabes, notamment Nassif Hitti, Directeur de la Mission de la Ligue arabe à Paris, qui est aussi intervenu, de même que Saïda Benhabyles, ancienne ministre algérienne, coprésidente de la Fédération Internationale des Associations de Victimes du Terrorisme.

Le CVPRPO publiera prochainement les Actes de cet important colloque qui, annoncé depuis des semaines, s'est nécessairement aussi ancré sur les événements dramatiques de la guerre poursuivie par Israël contre le peuple palestinien de Gaza. ■

Corps et Ames

Itinéraires spirituels en France

Noëlle HERRENSCHMIDT

Postface d'Antoine GARAPON

Conception visuelle par Frédéric HOUSSIN

*Si vous consultez cet ouvrage,
vous y découvrirez des itinéraires
qui passent par
«la Maison islamochrétienne»,
à Gennevilliers, Villeneuve-la-
Garenne et Malakoff.*

Depuis vingt ans, Noëlle Herrenschmidt explore les lieux clos afin d'en découvrir, par le dessin et la parole, l'humanité. Après avoir brossé un portrait de notre société dans ses institutions essentielles que sont la Justice et la Santé, elle s'est cette fois-ci intéressée à la Religion.

En 2006, elle décide de parcourir la France (de Strasbourg à Lourdes, en passant par Lille, Nantes, Gennevilliers, Anduze...) pour aller à la rencontre de gens ordinaires afin de les interviewer sur une partie de leur vie très intime

et très universelle : leur foi religieuse.

Véritable reportage de société, ce livre dresse un état des lieux inédit des pratiques et croyances religieuses à travers de nombreux témoignages sincères et émouvants d'hommes et de femmes, riches ou pauvres, Français de souche ou nouveaux concitoyens.

Qu'ils soient bouddhistes, catholiques, musulmans, orthodoxes, juifs ou bien protestants, ils ont tous accepté de se confier, sous le regard bienveillant de Noëlle

Herrenschmidt, pour s'exprimer sur leurs convictions profondes, leur parcours de vie, leur façon de prier et répondre à leur manière à une question qui ne cesse de nous interroger : quel sens donner à sa vie ?

Illustré également par 400 aquarelles réalisées dans l'instant par l'auteure elle-même cet ouvrage décrit également les lieux (mosquées, temples, synagogues, églises, presbytères, institut de théologie), les cérémonies (l'offices autour des stupas, les baptêmes catholiques, la bar-mitsva, les mariages, les enterrements...), les fêtes (la semaine de Pâques, dimanche des Rameaux, l'office des matines, Shabbat, Pourim et Yom Kippour, les chants en slavons...), les moments de prière (la méditation, la messe, le benedictité, le Kiddouch, les prières du Maghreb et de l'Aïd El Kabîr, les cultes et louanges...), les enseignements et rassemblements (la retraite, le catéchisme, les cours d'icônes, la lecture de psaumes et les cours d'homélie, l'étude du talmud, les synodes...)

Parution :
Editions de La Martinière
17 septembre 2009
336 pages
24 x 27 cm
42 euros

Biographie

*Aquarelliste-reporter, **Noëlle HERRENSCHMIDT** découvre le reportage en 1980 à Calcutta chez Mère Teresa. En 1987, elle est à Lyon pour suivre comme dessinatrice d'audience, le procès Barbie ; suivront les procès Touvier, Papon, celui du sang contaminé et le procès Dumas.*

Parallèlement, elle publie chez Albin Michel plusieurs enquêtes en aquarelles sur des lieux clos : Carnets du Palais (texte d'Antoine Garapon), Carnets de prisons et Carnets du Vatican.

En 2003 elle publie « À la vie, à la mort L'HÔPITAL » (Editions Gallimard) : résultat de trois ans de travail dans les hôpitaux de l'Assistance Publique.

Elle a publié en 2009 aux éditions du Seuil, «Mémoires de justice, Barbier, Bouvet, Papon.»

*Magistrat et secrétaire général de l'Institut des hautes études sur la justice, **Antoine GARAPON** est l'auteur de nombreux ouvrages. Il rencontre Noëlle Herrenschmidt en 1992, avec les Carnets du palais dont il écrit les textes de présentation. Depuis, il fait équipe avec Noëlle Herrenschmidt et Frédéric Houssin qui collabore à chaque nouveau projet.*

questions impertinentes

Question :

Le Pape Benoît XVI vient de faire paraître une Encyclique. Ne trouvez-vous pas étonnant que l'Église s'adresse au monde entier et impose au monde une morale souvent désuète ?

Réponse :

En s'inspirant de l'Évangile, l'Église est convaincue que le message qu'elle reçoit de Jésus la conduit à porter un regard sur l'humanité tout entière. Dieu, pour les chrétiens, veut le salut (traduisons : le bonheur) « *de tout l'homme et de tous les hommes* » disait Paul VI. Il est logique qu'elle adapte son enseignement à la réalité concrète et mouvante que connaît l'humanité.

Lorsqu'elle considère que ses convictions contribuent au bonheur de tous, et pas seulement des chrétiens, elle s'adresse par la voix du Pape ou par un Concile, à l'ensemble des hommes.

Il se trouve que l'Église ne dispose d'aucun pouvoir pour imposer ce qui lui semble conforme au message de Jésus. On ne peut pas dire non plus qu'elle gagne quoi que ce soit à être suivie. C'est en toute liberté que chacun peut la lire et la suivre ou la rejeter.

En ce qui concerne la récente Encyclique (« *Caritas in veritate* »), Benoît XVI s'inscrit dans une longue série de textes qui remonte à 1881. Cette année-là, le pape Léon XIII, prenant conscience de la situation faite au monde ouvrier par la révolution industrielle, publiait la première Encyclique concernant « *la doctrine sociale de l'Église* » (« *Rerum novarum* »). Aujourd'hui, au cœur des problèmes soulevés par la mondialisation Benoît XVI a cru devoir rappeler quelques principes importants et la crise économique mondiale. Il est regrettable que ce texte ne soit pas paru quelques mois plus tôt. Nous en aurions donné un compte rendu dans notre numéro sur l'argent.

Certaines encycliques touchent à la morale personnelle ou à la recherche scientifique. Il est vrai que, sur beaucoup de points, la morale traditionnelle de l'Église ne fait pas l'unanimité. Lorsque des évidences sont contestées, on est conduit à s'interroger.

questions impertinentes

Question :

L'immigration a pour conséquence l'implantation de l'islam en France et, en même temps, l'asservissement de la femme. Voici une vingtaine d'années, des jeunes filles portaient le voile ; aujourd'hui on voit des femmes portant la burqa. Comment endiguer cette vague d'islamisation ?

Réponse :

La question du voile islamique est tout autre que celle de la burqa. Cette dernière n'a rien à voir avec la première et elle n'est pas liée à l'immigration ; peu d'Afghans ont immigré en France. Il est par ailleurs difficile de parler de « vague d'islamisation » alors qu'il s'agit de 367 personnes, c'est-à-dire 0,0005% de la population. Il faut noter qu'un nombre non négligeable de ces femmes est composé d'européennes converties à un islam que l'ensemble des musulmans de France réprouve. Parlons de situations aberrantes qui n'ont rien à voir avec le voile islamique. Certes, la situation de la femme en milieu taliban est déplorable et il est regrettable que quelques énergumènes s'y laissent prendre. Est-ce plus inquiétant que le nombre de personnes qui vouent un culte au nazisme et au Führer ? De tels comportements relèvent de la psychiatrie.

Cette question laisse apparaître des inquiétudes à propos de l'immigration. Pour notre part, nous nous désolidarisons de cette attitude. Toutes nos sociétés connaissent une profonde mutation et l'arrivée de personnes étrangères à l'Europe peut être une chance. Le pluralisme est inévitable et, entre les diverses cultures qui se côtoient, un chemin est à inventer. La méfiance et la peur ne peuvent qu'engendrer de la violence. En revanche l'accueil des différentes cultures dont sont porteurs les immigrés que la France ne refoule pas ne peut qu'aboutir à un surcroît de civilisation. Nous parlons d'expérience !

Quant à la pratique du voile islamique, elle a été étudiée avec attention dans notre pays et elle fait l'objet d'une législation sur laquelle, pour l'instant, il ne semble pas opportun de revenir.

L'argent

Nous avons demandé à André Chomel de bien vouloir réagir à notre dernier numéro sur l'argent. Merci à cet ancien Directeur d'Economie et Humanisme d'avoir bien voulu, en nous disant son admiration, apporter quelques compléments au dossier de Ghazi Hidouci.

Vous me faites bien de l'honneur en me demandant mon avis sur le beau texte de Ghazi Hidouci. En premier lieu je dirai que j'ai été séduit par l'ampleur de la vision dans son propos sur la question « comprendre la crise », même si cette approche très englobante n'était que la réponse à l'appétit de l'interviewer.

Mais elle a conduit Hidouci à une présentation où l'initiation économique ou financière croise une fresque historique sur la finance à travers les âges, d'où l'on passe à l'explication des mécanismes de la crise financière actuelle puis à des aspects plus fondamentaux, sans oublier bien sûr la critique des religions sur ces affaires. Détail : l'allégresse des propos fait que l'on s'y perd un peu parfois dans les « on » ou les « ils » désignant des acteurs. Bref, je me suis demandé, en pensant à vos lecteurs, s'ils n'auront pas eu trop de difficultés à en garder quelques idées claires.

Sur le fond, j'ajouterai peut-être que j'aurais aimé une présentation faisant plus de place à l'économie. Certes il y a des observations sur ce plan en pages 49/50 (même si ce n'est pas « le capitalisme » qui a déclenché l'essor et l'invasion de la production chinoise).

Un facteur spécifique dominant dans cette crise réside dans l'expansion d'une économie des désirs et des besoins plus ou moins artificiels, promue et permise par une révolution technologique sans contrôle, (comme toute révolution). Face à l'explosion de la demande, l'appareil de production des pays de l'Ouest s'est trouvé mis en concurrence avec l'appétit et les capacités nouvelles des pays émergents. D'où une pression sur les revenus dont on va chercher à atténuer la perception par les abus de crédits que l'on sait, financés par les excédents d'épargne chinois et qui ne pouvaient déboucher que sur la faillite du système. Ceci n'explique pas tout, notamment pas les 15%, mais c'est essentiel.

Mais mon appréhension sur la réception de vos lecteurs est peut-être injustifiée et vous aurez eu, je l'espère, des réactions en sens inverse.

Très amicalement.

André Chomel

D'autres réactions à propos du numéro sur l'argent nous sont parvenues :

« Ce numéro sur l'argent est le meilleur de tous ceux que vous ayez produits. L'article de Monsieur Hidouci m'a bien aidé à comprendre une situation complexe. Continuez. »

Bernard Ziadé

«J'ai lu d'un trait votre dernier numéro. Je suis agriculteur aujourd'hui retraité. Je suis bien conscient que les problèmes économiques ont commandé toute ma vie. Votre dernier numéro m'a permis de mieux comprendre les mécanismes auxquels on est obligé de se soumettre. La dimension planétaire de l'argent devait être soulignée comme vous l'avez fait. Les sermons du dimanche, dans nos paroisses, devraient nous ouvrir les yeux sur cette dépendance universelle entre les peuples. Mais comment un citoyen européen peut-il réagir ?»

Christian Rivière

Attrition

La tentation du génocide n'est pas l'accomplissement du génocide. Dont acte.

Mais on peut à bon escient parler de guerre d'attrition de l'Etat d'Israël contre le peuple palestinien.

Et voilà ce que dit le Larousse : « Attrition, forme de stratégie par laquelle on recherche l'épuisement des ressources humaines et matérielles de l'adversaire ».

Et il y a une seconde signification, toujours dans le dictionnaire : « Attrition, regret d'avoir offensé Dieu par la crainte du châtement éternel.

Il serait temps d'y penser. Car dans le conflit israélo-palestinien, ne peut-on parler de tentative de génocide à petit feu, et même en poussant les feux comme à Gaza ?

Luc-André Leproux

Valse avec Bachir

Cette oeuvre cinématographique est réalisée par un Israélien : Ari Folman. Il s'agit d'un film d'animation d'une grande beauté. Un quadragénaire fait sortir de l'oubli les événements auxquels il a participé dans sa jeunesse : les massacres de Sabra et Chatila.

Les Français qui ont fait la guerre d'Algérie n'auront aucun mal à comprendre les cauchemars évoqués et le long travail nécessaire pour faire émerger à la conscience, des situations dramatiques que la société s'efforce de refouler.

Ce Bachir qu'évoque le titre n'est autre que Bachir Gemayel; sa mort fut le déclencheur de cette folie meurtrière. Devant son portrait, un militaire tourne sur lui-même dans un mouvement qui évoque une danse.

On trouve ce film en DVD (éditions Montparnasse). On regardera avec intérêt les compléments, en particulier « La tragédie libanaise » - Entretien avec Joseph Bahout.

Le séjour politique de Benoît XVI en Terre-Sainte

Maurice Buttin analyse essentiellement la dimension politique du voyage du Saint-Père en Israël et en Palestine, après ses trois journées en Jordanie, même si - il tient à le souligner - ce séjour était avant tout religieux : un pèlerinage et une visite pastorale aux chrétiens de Terre sainte.

Dès son arrivée à Tel Aviv, Benoît XVI, accueilli en chef d'Etat par le président Shimon Peres et le premier ministre Benyamin Netanyahu, a tenu à condamner fermement l'antisémitisme qui « continue de relever son visage répugnant dans de nombreuses parties du monde, ce qui est totalement inacceptable ». Et il a réaffirmé que l'Eglise se trouvera toujours aux côtés du peuple juif pour combattre ce fléau. L'après-midi, au mémorial de Yad Vashem à Jérusalem, il a rendu hommage à la mémoire des millions de juifs disparus dans la Shoah et il a, en outre, rejeté tout négationnisme - en allusion à l'affaire Williamson.

*Hommage
aux victimes juives.*

A propos du conflit Israélo-palestinien, évoqué d'emblée à l'aéroport et repris lors de sa visite de courtoisie au président Shimon Peres, Benoît XVI a appelé les dirigeants israéliens, pour le moins surpris, à l'urgence

Pas de paix sans justice.

d'un processus de paix. Il a certes évoqué la « sécurité », l'obsession quotidienne des Israéliens, mais il a bien précisé que l'on ne l'obtient qu'en assurant la justice, qui est à la base de la paix. Ainsi, se présentant en « pèlerin de la paix », il a demandé la poursuite de négociations pour la recherche d'une juste solution de façon « *que les deux peuples puissent vivre en paix dans leur pays respectif à l'intérieur de frontières sûres et internationalement reconnues* », ce d'ailleurs en conformité avec la politique traditionnelle du Vatican soutenant la création d'un Etat palestinien.

Pour sa première journée en Israël, Benoît XVI a tenu incontestablement à garder une position équilibrée. Il ne voulait pas que son séjour puisse être interprété comme un soutien à la politique du nouveau gouvernement israélien, de droite et d'extrême droite, dirigé par B. Netanyahou.

Après Israël, la Palestine. Le pape s'est rendu à Bethléem, où il a été accueilli sur l'esplanade du palais présidentiel par Mahmoud Abbas, le président de l'Autorité palestinienne. Avant d'y arriver, il a dû franchir le sinistre

Tragique construction.

mur entourant la ville, construit par les Israéliens. Autorisé à passer près le tombeau de Rachel – route interdite aux Palestiniens – il a pu constater les trois immenses portes blindées, ouvertes ou fermées selon le bon désir de l'occupant. Aux alentours, il a pu voir toutes les maisons dont les habitants ont été chassés, et il a mieux compris le désespoir du peuple palestinien. Il a dès lors trouvé des mots très forts, prononcés au camp de réfugiés d'Aïda, pour dénoncer cette « tragique » construction : « *S'élevant au-dessus de nous, qui sommes rassemblés ici cet après-midi, nous domine le mur, rappel incontournable de l'impasse où les relations entre Israéliens et Palestiniens semblent avoir abouti. Dans un monde où les frontières sont de plus en plus ouvertes (...) il est tragique de voir des murs continuer à être dressés.* »

Comme l'ont souligné de nombreux observateurs, rarement Benoît XVI a été aussi politique dans ses interventions. Avec beaucoup d'énergie dans ses propos, au déplaisir d'Israël, il est venu assurer le peuple palestinien du soutien du Saint-Siège. Ainsi a-t-il déclaré, dès son arrivée à Bethléem, aux dirigeants palestiniens qui l'accueillaient : « *Je sais combien vous avez souffert et continuez de souffrir à cause des troubles qui affligent cette terre depuis des décennies (...). Cet après-midi, je me rendrai au camp de réfugiés d'Aïda, afin de manifester ma solidarité avec les gens qui ont tant perdu (...). Le Saint-Siège soutient le droit de votre peuple à une patrie palestinienne souveraine sur la terre de ses ancêtres, sûre et en paix avec*

ses voisins, à l'intérieur de frontières reconnues au niveau international. Même si, à l'heure actuelle cet objectif semble loin d'être atteint, je vous encourage fermement, vous et votre peuple, à garder vivante la flamme de l'espérance...».

En quittant Bethléem Benoît XVI a ajouté :
« *Mon souhait le plus sincère pour vous, peuple de Palestine, est que cela arrive bientôt pour vous permettre de jouir de la paix, de la liberté et de la stabilité dont vous avez été privés depuis si longtemps* ».

Avec ceux qui ont tant perdu.

Certains amis de la Palestine ont reproché au Pape de ne pas avoir utilisé les termes « occupation », « territoires occupés ». Sans doute pour ne pas heurter la sensibilité des Israéliens. Mais n'a-t-il pas dit la même chose en évoquant : « *la liberté... dont vous avez été privé depuis si longtemps* » ?

Dans son homélie, lors de la messe pontificale, place de la Mangeoire, devant la basilique de la Nativité, il avait réitéré son soutien au peuple palestinien, priant notamment pour que le blocus imposé aux Gazaouis depuis 2007 soit bientôt levé. Occasion lui était d'ailleurs donnée d'exprimer sa « *profonde compassion* » aux victimes de l'offensive israélienne de décembre dernier (le lecteur se souvient : 1440 morts ; plus de 5.000 blessés en 21 jours !), offensive qu'il avait alors critiquée.

Pour autant, les discours de Benoît XVI sont, là-aussi, restés équilibrés. Lors de sa rencontre avec Mahmoud Abbas, il a rappelé « *les sérieuses inquiétudes concernant la sécurité d'Israël* » et il n'a pas hésité à exhorter les jeunes « *à ne pas se livrer à la violence ou au terrorisme* ». Ainsi, au camp d'Aïda, il a affirmé : « *De part et d'autre du mur, un grand courage est nécessaire pour dépasser la peur et la défiance, pour résister au désir de se venger des pertes et des torts subis. Il faut de la magnanimité pour rechercher la réconciliation après des années d'affrontement. Pourtant l'histoire a montré que la paix ne peut advenir que lorsque les parties en conflit sont désireuses d'aller au delà de leurs griefs et de travailler ensemble pour des buts communs, prenant chacun au sérieux les inquiétudes et les peurs de l'autre*».

Dépasser la peur et la défiance.

De son côté, le Président palestinien avait lancé, du camp de Aïda, un « message de paix » aux Israéliens leur demandant de renoncer à l'occupation, à la colonisation, aux arrestations et aux humiliations des Palestiniens. Il avait condamné le mur de l'apartheid - qui

s'étend sur plus de 650 km, (construit en grande partie sur le territoire palestinien, y compris coupant Jérusalem-Est). A son départ de la ville de la Nativité, Benoît XVI lui a répondu : « ... *J'ai vu le mur qui fait intrusion dans vos territoires, séparant des voisins et divisant des familles. Les murs peuvent être facilement construits, mais nous savons qu'ils ne subsisteront pas toujours. Ils peuvent être abattus...* ». Sans doute Benoît XVI pensait-il au 20ème anniversaire, dans quelques mois, de la chute du mur de Berlin, en concluant sur cette dernière parole, très forte ?

Je dois noter le regret de la petite communauté chrétienne de Gaza : « *Pourquoi le pape n'y vient-il pas ? C'est aussi la Terre sainte. Il aurait été le bienvenu. Chrétiens et musulmans l'auraient bien reçu en toute sécurité. (...) Il fallait qu'il voie par lui-même ce que nous vivons ici, chrétiens et musulmans, ce que nous avons subi pendant ces vingt jours de guerre, à quel point nous sommes étranglés par le blocus imposé par Israël* ». (propos rapportés par le journal La Croix du 12 mai 2009).

Le cercle vicieux de la violence.

Lors de la cérémonie de congé à l'aéroport de Tel Aviv, Benoît XVI lancera un « *appel à tous les peuples de ces terres : Plus d'effusion de sang ! Plus de combats ! Plus de terrorisme ! Plus de guerre ! Brisons plutôt le cercle vicieux de la violence. Que s'établisse ici une paix durable basée sur la justice, que s'établissent une réconciliation et une guérison véritable. (...) Que la solution de deux Etats devienne une réalité et ne reste pas un rêve...* ». Mais il ajoutera aussi : « *Une des plus tristes images au cours de ma visite sur ces terres fut le mur !* »

Il faut relever que, comme par hasard, les médias occidentaux ont relevé ce qu'ils ont appelé cette « condamnation du terrorisme » par le Pape. Pourquoi n'ont-ils pas évoqué aussi cette « condamnation de la guerre » que mène Israël depuis plus de soixante années contre le peuple palestinien ?

Pendant tout son séjour en Terre sainte, le Pape Benoît XVI n'a cessé de prier pour la paix. « *Les prières du pape sont-elles suffisantes pour ramener la paix ?* » s'interroge l'hebdomadaire marocain TELQUEL, dans son numéro du 16 au 22 mai. Pour ma part, bien que croyant très fortement à l'action incontestable de la prière dans toute activité humaine, j'en doute. Tant qu'Israël n'aura pas renoncé à son idéologie et à sa Charte sionistes, qui datent aujourd'hui de plus d'un siècle, il n'y aura pas la paix en Terre sainte.

Maurice Buttin

**Le dossier
du prochain numéro :**

La justice

**Une place sera faite
à vos réactions
et à vos questions.
Envoyez-nous vos textes.**

**Consultez notre site :
www.lamaisonislamochretienne.com**

Vous y trouvez :

**Les dossiers
des précédents numéros
comprenant des liens
audio, vidéos, textes,
pour approfondir
les questions.**

«La maison» est une revue qui veut rester indépendante à l'égard de toute institution. Nous parions que vos dons permettront de diffuser au maximum cet instrument de dialogue islamo chrétien.

Envoyez vos dons à
«Mes-tissages»
en précisant
au dos du chèque
pour «la Maison»
Coût d'un n° : 6€
n° spécial «Palestine» : 12€
Abonnement 4 numéros: 24 €

**«Mes-tissages»
6 allée Louis Juvet
92390
Villeneuve-la-Garenne
tél : 01 49 12 49 88
lamaison.ic@orange.fr**

ISSN : 1956-7901
Directeur de publication :
Michel JONDOT
Comité de rédaction :
Saad ABSSI
Mohammed BENALI
Christine FONTAINE
Michel JONDOT
Luc-André LEPROUX

Imprimerie Giennoise 45 Gien



Noëlle Herrenschmidt

Itinéraires spirituels en France
Corps et âmes

Éditions
de La Martinière

*A lire et à offrir
voir l'article page 86*